

déjà celui qu'on vient de quitter, n'est souvent qu'une étiquette extérieure sous laquelle s'abritent les croyances et les erreurs les plus diverses, formant le mélange le plus bariolé. La grande majorité des prétendus chrétiens ne sont pas monothéistes (comme ils le croient), mais amphithéistes, triplothéistes ou polythéistes. On en peut dire autant des adeptes de l'islamisme et du mosaïsme, ainsi que de ceux de toutes les religions monothéistes. Partout viennent s'adjoindre à la notion originelle du « Dieu unique ou du dieu triple », des croyances, acquises plus tard, à des divinités subalternes : anges, diables, saints et autres démons, mélange bariolé des formes les plus diverses du théisme.

Essence du théisme. — Toutes les formes que nous venons de passer en revue, du théisme au sens propre — peu importe que cette croyance en Dieu revête une forme naturaliste ou anthropistique — ont en commun la conception de Dieu comme d'un être *extérieur au monde* (*extra mundanum*) ou *supernaturel* (*supranaturale*). Toujours Dieu s'oppose, comme un Être indépendant, au monde ou à la nature, le plus souvent comme leur Créateur, leur Conservateur et leur Régisseur. Dans la plupart des religions s'ajoute encore à cela le caractère de *personnalité* et l'idée, plus précise encore, que Dieu en tant que personne est semblable à l'homme. « L'homme se peint dans ses dieux. » Cet *anthropomorphisme de Dieu* ou conception anthropistique d'un Être qui pense, sent et agit comme l'homme, prédomine chez la majorité de ceux qui croient en Dieu, tantôt sous une forme plus naïve et plus grossière, tantôt sous une forme plus abstraite et plus raffinée. Sans doute, la théosophie la plus élevée affirme que Dieu, en tant qu'Être suprême, est absolument parfait et par suite complètement différent de l'Être imparfait qu'est l'homme. Mais à un examen plus minutieux on s'aperçoit toujours que ce qui est commun aux deux c'est l'activité psychique ou intellectuelle. Dieu sent, pense et agit comme l'homme, quoique sous une forme infiniment plus parfaite.

L'anthropisme personnel de Dieu est devenu pour la plupart des croyants une idée si naturelle qu'ils ne sont pas choqués de voir Dieu personnifié sous la forme humaine dans les tableaux et les statues, ni de lui voir revêtir cette forme humaine dans les diverses créations poétiques de l'imagination, où Dieu se transforme ainsi en un *Vertébré*. Dans beaucoup de mythes, Dieu apparaît encore sous la forme d'autres Mammifères (singes, lions, taureaux, etc.), plus rarement sous celle d'Oiseaux (aigle, colombe, cigogne) ou sous celle de Vertébrés inférieurs (serpents, crocodiles, dragons). Dans les religions les plus élevées et les plus abstraites, cette forme corporelle disparaît et Dieu n'est adoré que comme « *pur esprit* » sans corps. « Dieu est esprit et celui qui l'adore doit l'adorer en esprit et en vérité ». Mais néanmoins l'activité psychique de ce pur esprit est absolument la même que celle des dieux anthropomorphes. A la vérité, ce Dieu immatériel n'est pas incorporel, mais invisible, conçu sous la forme d'un gaz.

Nous aboutissons ainsi à la notion paradoxale d'un Dieu, *Vertébré gazeux* (cf. *Morphol gén.*, 1866). (*Non voluto*)

II. **Panthéisme** (Doctrine de l'Un-Tout), *Dieu et le monde sont un seul et même être*. L'idée de Dieu s'identifie avec celle de la *nature* ou de la *substance*. Cette conception panthéiste est en opposition radicale, en principe du moins, avec toutes les formes précédentes et autres possibles du *théisme*, bien qu'on se soit efforcé, par des concessions réciproques, de combler le profond abîme qui sépare les deux doctrines. Entre elles persiste toujours cette opposition fondamentale que, dans le *théisme*, Dieu, être *extramondain*, s'oppose à la nature qu'il crée et conserve, agissant sur elle *dudehors*, tandis que dans le *panthéisme*, Dieu, Etre *intramondain*, est partout la nature elle-même et agit à l'intérieur de la substance, en tant que « force ou énergie ». Ce dernier point de vue est seul conciliable avec la loi naturelle suprême qu'un des plus grands triomphes du XIX^e siècle est d'avoir posée : la *loi de substance*. Le *panthéisme* est donc nécessairement le point de

passando a ether, de omni impersonnel, que d'ailleurs en persiste et invariante, como impersonnel con todo de suas partes, sempre a mesma, e de certo origem a sua existencia

vue des sciences naturelles modernes. Sans doute, les naturalistes, aujourd'hui encore, sont nombreux qui contestent cette affirmation et pensent pouvoir concilier l'ancienne doctrine théiste avec les idées fondamentales du panthéisme exprimées par la loi de substance. Mais ces vains efforts ne reposent tous que sur l'obscurité ou sur l'inconséquence de la pensée, dans le cas toutefois où ils sont sincères et tentés avec loyauté. *(de qui des vides)*

Le panthéisme ne pouvant provenir que de l'observation de la nature, rectifiée et interprétée par la pensée de l'homme civilisé, on comprend qu'il soit apparu bien plus tard que le théisme qui, sous sa forme la plus grossière, était déjà constitué il y a plus de dix mille ans, chez les peuples primitifs et avec les variations les plus diverses.

Si des germes de panthéisme se trouvent déjà épars dans les diverses religions dès le début de la philosophie (chez les plus anciens des peuples civilisés dans l'Inde et en Egypte, en Chine et au Japon), bien des milliers de siècles avant Jésus-Christ, cependant, le panthéisme, comme philosophie précise et constituée, n'apparaît qu'avec l'hylozoïsme des philosophes naturalistes ioniens dans la première moitié du VI^e siècle avant Jésus-Christ. A cette époque de splendeur pour l'esprit grec, tous les grands penseurs sont dépassés par ANAXIMANDRE de Milet, lequel conçut l'unité fondamentale du *Tout infini* (Apeiron) avec plus de profondeur et de clarté que son maître THALÈS ou son élève ANAXIMÈNE. Non seulement ANAXIMANDRE avait déjà exprimé la grande pensée de l'unité originelle du Cosmos, de l'évolution de tous les phénomènes provenant de la matière première qui pénètre tout, mais aussi la conception hardie d'une alternance périodique et indéfinie de mondes apparaissant et disparaissant.

Beaucoup d'autres grands philosophes ultérieurs, dans l'antiquité classique, surtout DÉMOCRITE, HÉRACLITE et EMPÉDOCLE ont été amenés par leurs réflexions profondes à concevoir dans le même sens ou d'une manière analogue, cette unité de la Nature et de Dieu, du corps et de l'esprit qui a

Parte d'après Nature

trouvé son expression la plus précise dans la loi de substance de notre *monisme* actuel. Le grand poète romain et philosophe naturaliste, LUCRÈCE, a exposé ce monisme sous une forme hautement poétique dans son célèbre poème didactique *De rerum Natura*. Mais ce monisme panthéiste et conforme à la Nature fut bientôt repoussé par le dualisme mystique de PLATON et surtout par la puissante influence que conquit sa philosophie idéaliste en se fusionnant avec les doctrines chrétiennes. Lorsqu'ensuite leur plus puissant représentant, le pape, eut acquis l'empire intellectuel du monde, le panthéisme fut violemment comprimé, GIORDANO BRUNO, son représentant le plus remarquable, fut brûlé vif le 17 février 1600, sur le Campo Fiori de Rome, par le « représentant de Dieu ».

Ce n'est que dans la seconde moitié du xvii^e siècle que le système panthéiste fut constitué sous sa forme la plus pure par le grand SPINOZA ; il créa pour désigner la totalité des choses le pur concept de *substance* dans lequel « Dieu et le Monde » sont inséparables. Nous devons d'autant plus admirer aujourd'hui la clarté, l'exactitude et la logique du système moniste de SPINOZA, qu'il y a deux cent cinquante ans, ce puissant penseur manquait encore de toutes les données empiriques certaines que nous n'avons acquises que dans la seconde moitié du xix^e siècle. Quant aux rapports entre le panthéisme de SPINOZA, le *matérialisme* ultérieur du xviii^e siècle et notre *monisme* actuel, nous en avons déjà parlé au premier chapitre de ce livre. Rien n'a tant contribué à le propager, surtout en Allemagne, que les œuvres immortelles du plus grand de nos poètes et penseurs, de GOETHE. Ses admirables poèmes *Dieu et le Monde*, *Prométhée*, *Faust*, etc., contiennent, enveloppées sous la forme poétique la plus parfaite, les pensées fondamentales du panthéisme.

Athéisme (Conception de l'Univers dépouillé de Dieu). — Il n'y a pas de Dieu ni de dieux, si l'on désigne par ce terme

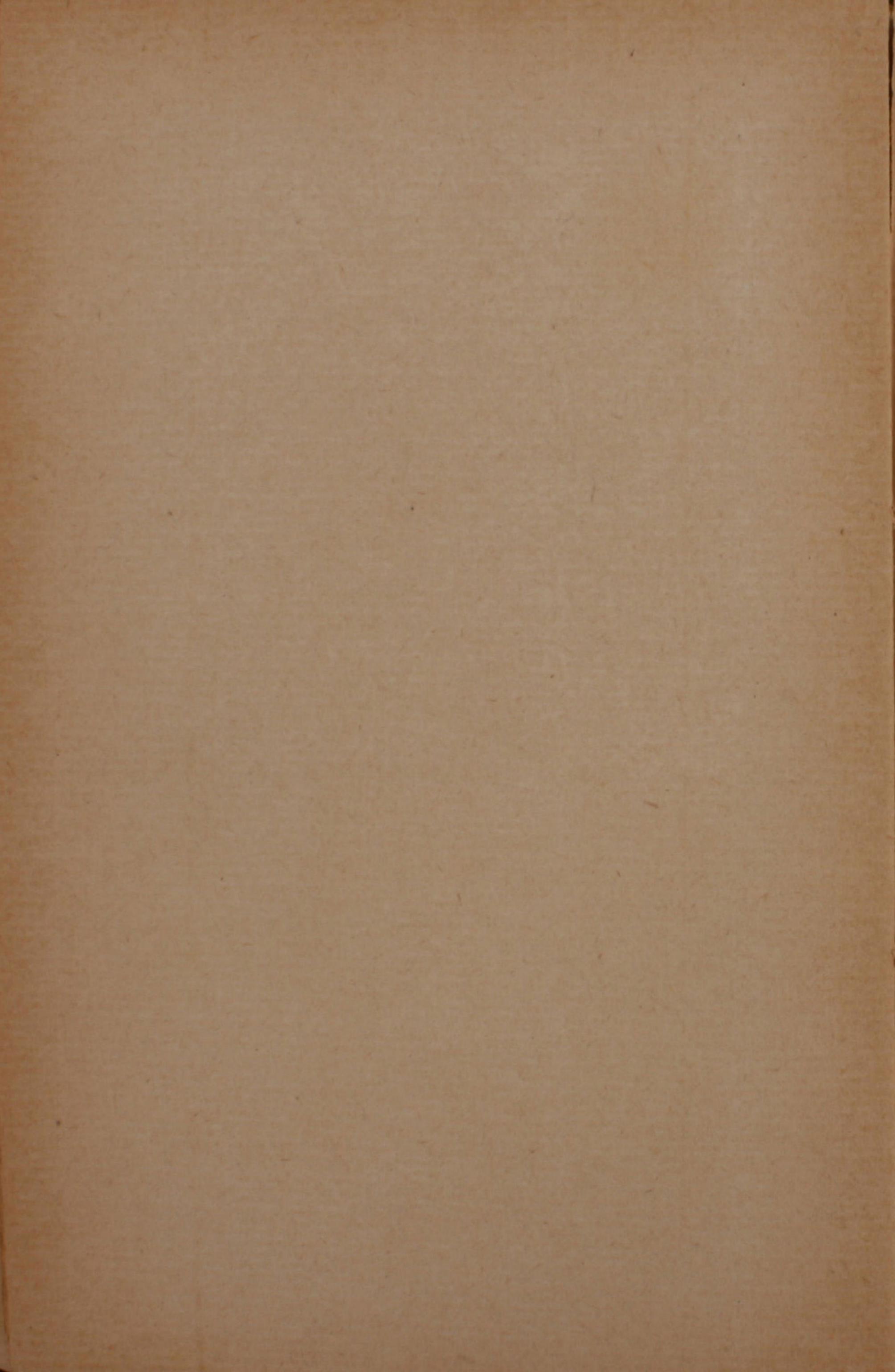
Fate, sim

des êtres personnels existant en dehors de la Nature

Cette conception athéiste coïncide, quant aux points essentiels, avec le monisme ou panthéisme des sciences naturelles, elle en donne seulement une autre expression, en ce qu'elle en fait ressortir le côté négatif, la non-existence de la divinité extramondaine ou surnaturelle. En ce sens, SCHOPENHAUER dit très justement : « Le panthéisme n'est qu'un athéisme poli. La vérité du panthéisme consiste dans la suppression de l'opposition dualiste entre Dieu et le monde, dans la constatation que le monde existe en vertu de sa force interne et par lui-même. La proposition panthéiste : Dieu et le monde ne font qu'un, est un détour poli pour signifier au seigneur Dieu son congé. »

Pendant tout le moyen âge, sous la tyrannie sanglante du papisme, l'Athéisme a été poursuivi par le fer et par le feu comme la forme la plus épouvantable de conception de l'Univers. Comme dans l'Évangile l'athée est complètement identifié au méchant et qu'il est menacé dans la vie éternelle — pour un simple « manque de foi » — des peines de l'Enfer et de la damnation éternelle, on conçoit que tout bon chrétien ait évité soigneusement le moindre soupçon d'athéisme. Malheureusement c'est là une opinion accréditée aujourd'hui encore, dans beaucoup de milieux. Le naturaliste athée qui consacre ses forces et sa vie à la recherche de la vérité, est tenu d'avance pour capable de tout ce qui est mal ; le dévot théiste qui assiste sans pensée à toutes les cérémonies vides du culte papiste, passe déjà, rien qu'à cause de cela, pour un bon citoyen, même si, sous sa croyance il ne pense rien du tout et qu'il pratique à côté de cela la morale la plus répréhensible. Cette erreur ne s'expliquera qu'au XX^e siècle lorsque la superstition cédera davantage le pas à la connaissance de la nature par la raison et à la conviction moniste de l'unité de Dieu et du monde.

de l'existence, se ja qual foi a forma
por que se encara.



CHAPITRE XVI

Science et Croyance

ETUDES MONISTES SUR LA CONNAISSANCE DE LA VÉRITÉ. — ACTIVITÉ
DES SENS ET ACTIVITÉ DE LA RAISON. — CROYANCE ET SUPERS-
TITION. — EXPÉRIENCE ET RÉVÉLATION.

La recherche scientifique ne connaît qu'un but : la connaissance de la réalité. Aucun sanctuaire ne peut lui être plus sacré que celui de la Vérité. Il faut qu'elle pénètre tout ; elle ne doit reculer devant aucun examen, devant aucune analyse, si fort que tienne au cœur du chercheur ce qu'il lui faut examiner, soit que le respect, l'amour, le sentiment de la loyauté, la religion, les opinions viennent se mettre à la traverse de sa tâche. Il lui faut déclarer les résultats de l'examen sans ménagement, sans souci de son avantage ou de son désavantage, sans chercher l'éloge et sans craindre le blâme.

L. BRESTANO.

SOMMAIRE DU CHAPITRE XVI

Connaissance de la Vérité et ses sources: activité sensorielle et association des représentations. — Organes des sens (Esthètes) et organes de la pensée (phronètes). — Organes des sens et leur énergie spécifique. — Développement de celle-ci. — Philosophie de la sensibilité. — Valeur inappréciable des sens. — Limites de la connaissance sensible. — Hypothèse et croyance. — Théorie et croyance. — Opposition radicale entre les croyances scientifiques (naturelles) et les croyances religieuses (surnaturelles). — Superstition des peuples primitifs et des peuples civilisés. — Confessions diverses. — Ecoles sans confession. — La croyance de nos pères. — Spiritisme. — Révélation.

LITTÉRATURE.

- A. SVOBODA. — *Gestalten des Glaubens*. Leipzig, 1897.
D. STRAUSS. — *Gesammelte Schriften*, 12 Bande, Bonn, 1877.
J. W. DRAPER. — *Geschichte der Konflikte Zwischen Religion und Wissenschaft*, Leipzig, 1865.
L. BUCHNER. — *Über religiöse und wissenschaftliche Weltanschauung* 1887.
O. MÖLLINGER. — *Die Gott-Idee der neuen Zeit und der nothwendige Ausbau des Christenthums* 2te Aufl., Zurich 1870.
A. RAU. — *Empfinden und Denken*. Giessen 1896.
F. ZOLLNER. — *Ueber die Natur der Kometen. Beitræge zur Gesch. und Theorie der Erkenntniss*, Leipzig, 1872.
A. LEHMANN. — *Aberglaube und Zauberei von den æltesten Zeiten an bis in die Gegenwart*. trad. allem. de 1899.
F. BACON. — *Novum Organon Scientiarum*.

Tout travail véritablement scientifique tend à la connaissance de la *vérité*. Notre vrai savoir, celui qui a du prix, se rapporte au réel et consiste en représentations auxquelles correspondent des choses réellement existantes. Nous sommes incapables, il est vrai, de connaître l'essence intime de ce monde réel, — « la chose en soi » — mais une observation impartiale et une comparaison critique des choses nous convainquent que, dans l'état normal du cerveau et des organes des sens, les impressions du monde extérieur sur ceux-ci sont les mêmes chez tous les hommes raisonnables — et que, lorsque les organes de la pensée fonctionnent normalement, certaines représentations se forment, qui sont partout les mêmes ; nous les disons *vraies* et sommes convaincus par là que leur contenu correspond à la partie des choses qu'il nous est donné de connaître. Nous savons que ces faits ne sont point imaginaires mais réels.

Sources de connaissance. — Toute connaissance de la vérité a pour fondement deux groupes de fonctions physiologiques distincts mais ayant entre eux d'étroits rapports : d'abord la sensation des objets, au moyen de l'activité sensorielle et ensuite la liaison des impressions ainsi recueillies, en représentation, grâce à l'association. Les instruments de la sensation sont les *organes des sens* (sensibles ou Aesthètes) ; les instruments à l'aide desquels se forment et s'enchaînent les représentations, sont les *organes de la pensée*

(phronètes). Ceux-ci font partie du *système nerveux* central ; les autres, au contraire, du système nerveux périphérique, système si important et si développé chez les animaux supérieurs pour lesquels il est le seul et unique facteur de l'activité psychique.

Organes des sens (*sensilles ou aesthètes*). — L'activité sensorielle de l'homme, point de départ de toute connaissance, s'est développée lentement et progressivement, comme un perfectionnement de celle des Mammifères les plus proches, les Primates. Les organes, chez tous les représentants de cette classe très élevée, présentent partout la même structure essentielle et leurs fonctions sont partout soumises aux mêmes lois physico-chimiques. Elles se sont partout constituées historiquement de la même manière. De même que chez tous les autres animaux, les sensilles, chez les Mammifères, sont à l'origine des parties du revêtement cutané et les cellules sensibles de l'*épiderme* sont les ancêtres des différents organes sensoriels, lesquels ont acquis leur énergie spécifique en s'adaptant à des excitations différentes (lumière, chaleur, son, chimiopathie). Aussi bien les bâtonnets de la rétine que les cellules auditives du limaçon de l'oreille, que les cellules olfactives et les cellules gustatives, proviennent originellement de ces simples cellules non différenciées de l'épiderme, qui revêtent toute la surface de notre corps. Ce fait très important peut être directement démontré par l'observation immédiate de l'embryon humain ou de tout autre embryon animal. De ce fait ontogénétique se déduit avec certitude, d'après la loi fondamentale biogénétique, cette conclusion phylogénétique grosse elle-même de conséquences, à savoir : que dans la longue histoire généalogique de nos ancêtres, les organes sensoriels supérieurs, avec leur énergie spécifique, dérivent originellement, eux aussi, de l'épiderme d'animaux inférieurs, d'une assise cellulaire simple qui ne contenait pas encore de pareilles sensilles différenciées.

Énergie spécifique des sensilles. — C'est un fait de la plus haute importance pour l'étude de l'homme, que différents nerfs de notre corps puissent percevoir des qualités très différentes du monde extérieur et ne puissent percevoir que celles là. Le nerf visuel ne transmet que les impressions lumineuses, le nerf auditif que les impressions de son, le nerf olfactif que des impressions olfactives, etc. De quelque nature que soit l'excitation qui stimule un de ces nerfs déterminés, la réaction, par contre, est toujours qualitativement la même. De cette *énergie spécifique* des nerfs sensoriels, dont toute la portée a été exposée pour la première fois par le grand physiologiste J. MULLER, on a tiré des conséquences très inexactes surtout au profit d'une théorie de la connaissance dualiste et a prioriste. On a prétendu que le cerveau ou l'âme ne percevait qu'un certain état du nerf excité et qu'on ne pouvait rien conclure de là, quant à l'existence ou la nature du monde extérieur d'où provenait l'excitation. La philosophie sceptique en tirait cette conclusion que l'existence même de ce monde était douteuse et l'extrême idéalisme, non seulement mettait en doute cette réalité, mais la niait simplement; il prétendait que le monde n'existait que dans notre représentation.

En face de ces erreurs, nous devons rappeler que l'« énergie spécifique » n'est pas originairement une qualité innée de certains nerfs, mais qu'elle provient de leur *adaptation* à l'activité particulière des cellules épidermiques dans lesquelles ils se terminent. En vertu des grandes lois de la division du travail, les *cellules sensorielles épidermiques*, à l'origine non différenciées, se sont attribuées des tâches diverses, en ce sens que les uns ont recueilli l'excitation des rayons lumineux, les autres l'impression des ondes sonores, un troisième groupe l'action chimique des substances odorantes, etc. Au cours des siècles, ces excitations sensorielles externes ont amené une modification graduelle des propriétés physiologiques et morphologiques de ces régions épidermiques, tandis qu'en même temps se modifiaient aussi les

nerfs sensibles, chargés de conduire au cerveau les impressions recueillies à la périphérie. La sélection améliora pas à pas celles d'entre les transformations de ces nerfs qui se montrèrent utiles et créa enfin au cours de millions d'années, ces merveilleux instruments qui, comme l'œil et l'oreille, constituent nos biens les plus précieux ; leur disposition est si admirablement conforme à un but d'utilité qu'ils ont pu nous induire à l'hypothèse erronée d'une création d'après un plan préconçu ». Ainsi la propriété caractéristique de tout organe sensoriel et de son nerf spécifique ne s'est développée que graduellement par l'habitude et l'exercice — c'est-à-dire par l'*adaptation* — et s'est transmise ensuite par l'*hérédité* de génération en génération. A. RAU a établi explicitement cette conception dans son excellent ouvrage : *Sensation et pensée, étude physiologique sur la nature de l'entendement humain* (1896). On y trouve à côté de la juste interprétation de la loi de MULLER sur l'énergie sensorielle spécifique, des discussions pénétrantes sur le rapport de ces énergies avec le cerveau et, dans le dernier chapitre en particulier, appuyée sur celle de L. FEUERBACH, une remarquable *philosophie de la sensibilité* ; je me range complètement du côté de ce convainquant exposé.

Limites de la perception sensorielle. — D'une comparaison critique entre l'activité sensorielle de l'homme et celle des autres vertébrés, il ressort un certain nombre de faits de la plus haute importance, dont nous sommes redevables aux recherches approfondies faites au XIX^e siècle, surtout dans la seconde moitié. Cela est vrai, particulièrement, des deux organes sensoriels les plus perfectionnés, des « organes esthétiques », l'œil et l'oreille. Ils présentent, dans l'embranchement des Vertébrés, une structure différente de ce qu'elle est chez les autres animaux, structure plus complexe, — et ils se développent en outre, dans l'embryon des Vertébrés, d'une manière toute spéciale. Cette ontogénèse et cette structure typique des sensilles, chez tous les Vertébrés, s'ex-

plique par *l'hérédité* remontant jusqu'à une forme ancestrale commune. Mais au sein du groupe, on observe une grande variété de détail dans le développement, laquelle résulte de *l'adaptation* à des conditions de vie variant avec les espèces, ainsi que de l'exercice plus fréquent ou plus rare des diverses parties de l'organisme.

L'homme, sous le rapport du développement des sens, est bien loin de nous apparaître comme le Vertébré le plus perfectionné. L'oiseau a la vue bien plus pénétrante et distingue les petits objets à une grande distance, bien plus distinctement que l'homme. L'oreille de nombreux Mammifères, en particulier des Carnivores, Ongulés, Rongeurs vivants dans les déserts, est beaucoup plus sensible que celle de l'homme et perçoit les bruits légers à des distances bien plus grandes ; c'est ce qu'indique déjà le pavillon de leur oreille, très grand et très mobile. Les oiseaux chanteurs présentent, même au point de vue des sons musicaux, une organisation bien supérieure à celle de l'homme. Le sens olfactif, chez la plupart des Mammifères, en particulier chez les Carnivores et les Ongulés, est beaucoup plus développé que chez l'homme. Si le chien pouvait comparer son flair, si fin, avec celui de l'homme, il regarderait celui-ci avec une pitié dédaigneuse. De même, quant aux sens inférieurs (sens du goût, sens sexuel, sens du contact et de la température), l'homme est bien loin de pouvoir prétendre au plus haut degré de perfectionnement.

Nous autres hommes ne pouvons naturellement juger que des sensations que nous possédons. Mais l'anatomie nous démontre l'existence, dans le corps de beaucoup d'animaux, d'organes sensoriels autres que ceux que nous connaissons. C'est ainsi que les poissons et d'autres Vertébrés aquatiques inférieurs possèdent, dans la peau, des sensilles caractéristiques en communication avec des nerfs sensoriels spéciaux. Sur les côtés du corps des poissons, à droite et à gauche, court un long canal qui, en avant, dans la région de la tête, se prolonge par plusieurs canaux ramifiés. Dans ces « canaux muqueux » sont des nerfs pourvus de branches nombreuses

dont les terminaisons sont en rapport avec des éminences nerveuses caractéristiques. Il est probable que cet « organe sensoriel épidermique » étendu sert à percevoir les différences, soit dans la pression, soit dans les autres qualités de l'eau. D'autres groupes d'animaux se distinguent encore par la possession d'autres sensilles caractéristiques dont le rôle nous est inconnu.

Ces faits nous montrent déjà que l'activité sensorielle de l'homme est limitée et cela aussi bien quantitativement que qualitativement. A l'aide de nos sens, même de celui de la vue et de celui du tact, nous ne pouvons donc jamais connaître qu'une partie des qualités que possèdent les objets du monde extérieur. Mais cette perception partielle est elle-même incomplète, car nos organes sensoriels sont imparfaits et les nerfs sensoriels sont des interprètes qui ne transmettent au cerveau que la traduction des impressions reçues.

Cette imperfection reconnue de notre activité sensorielle ne doit pourtant pas nous empêcher de considérer ces instruments et l'œil avant tout, comme les plus nobles des organes ; ils constituent, avec les organes de la pensée localisés dans le cerveau, le cadeau le plus précieux que la Nature ait fait à l'homme. A. RAU dit très justement : « *Toute science est en dernière analyse une connaissance sensible* ; les données des sens ne sont pas niées mais interprétées par elle ; les sens sont nos premiers et nos meilleurs amis ; bien avant que l'entendement ne se développe, les sens disent à l'homme ce qu'il doit faire et ce dont il doit s'abstenir. Celui qui renierait la *sensibilité* pour échapper à ses dangers, agirait avec autant d'irréflexion et de sottise que celui qui s'arracherait les yeux parce que ces organes pourraient un jour voir des choses honteuses ; ou celui qui s'écorcherait la peau de la main, de crainte que cette main ne se saisisse un jour du bien d'autrui. » Aussi FEUERBACH a-t-il pleinement raison de traiter toutes les philosophies, les religions, les institutions qui sont en contradiction avec le principe de la *sensibilité*, non seulement d'erronées, mais de *foncièrement pernicieuses*.

Sans sens pas de connaissance! *Nihil est in intellectu, quod non puerit in sensu.* (LOCKE). L'immense mérite que s'est acquis en ces derniers temps le Darwinisme, en nous faisant connaître plus à fond et apprécier plus hautement l'activité sensorielle, a déjà fait, il y a vingt ans, le sujet de ma conférence « sur l'origine et le développement des organes des sens » (1).

Hypothèse et croyance. — Le besoin de connaître de l'homme civilisé, parvenu à un haut degré de culture, n'est pas satisfait par la connaissance, pleine de lacunes, du monde extérieur que cet homme acquiert au moyen de ses organes des sens, si imparfaits. Il s'efforce de transformer les impressions sensibles qui lui ont été ainsi fournies, en valeurs de connaissance ; il les élabore, dans les centres sensoriels de l'écorce cérébrale, en sensations spécifiques et par l'association, dans le centre propre à cette opération, il assemble ces sensations de manière à former des représentations ; par l'enchaînement des groupes de représentations, l'homme parvient ensuite à constituer une science d'ensemble. Mais cette science reste toujours pleine de lacunes et insatisfaisante, si la fantaisie ne vient pas compléter la force de combinaison insuffisante de l'entendement et si elle ne rassemble pas, par l'association des images, des connaissances anciennes, de manière à en constituer un tout. De là résultent de nouvelles formations de représentations qui, seules, permettront d'expliquer les faits perçus et « satisferont le besoin de causalité de la raison ». Les représentations qui comblent les lacunes de la science et prennent sa place peuvent être désignées d'une manière générale, du nom de croyance. Et c'est ainsi qu'il en va constamment dans la vie journalière. Lorsque nous ne sommes pas sûrs d'une chose, nous disons que nous la croyons. En ce sens, dans la science elle-même, nous sommes forcés de croire ; nous présumons ou admet-

(1) E. HAECKEL, *Gesammelte populäre Vorträge* (Bonn, 1878).

tons qu'il existe un certain rapport entre deux phénomènes, quoique nous ne le sachions pas d'une façon certaine. Dans le cas où il s'agit de la connaissance des causes, nous construisons des hypothèses. D'ailleurs on ne peut admettre, en science, que les hypothèses comprises dans les limites des facultés humaines et qui ne contredisent pas des faits connus. Telles sont, par exemple, en physique, la théorie des vibrations de l'éther; en chimie, l'existence des atomes avec leurs affinités; en biologie, la théorie de la structure moléculaire du plasma vivant.

ce qui a été la cause d'un cataclysme
ce qui précède les quantités des phénomènes.

Théorie et croyance. — L'explication d'un grand nombre de phénomènes se rattachant les uns aux autres, par une cause qu'on admet leur être commune, constitue ce qu'on appelle une théorie. Pour la théorie, comme pour l'hypothèse, la *croyance* (au sens scientifique) est indispensable; car, ici aussi, la fantaisie créatrice comble les lacunes que l'entendement laisse quand il tâche de connaître les rapports entre les choses. La théorie, par suite, ne peut jamais être considérée que comme une approximation de la vérité; on doit avouer qu'elle pourra, plus tard, être supplantée par une autre mieux fondée. Malgré l'aveu de cette incertitude, la théorie reste indispensable à toute vraie science; car, seule, elle *explique* les faits en supposant admises leurs causes. Celui qui renoncerait absolument à la théorie et ne voudrait construire la science pure qu'avec des « faits certains » (ce qui est le cas des esprits bornés, dans les prétendues « sciences naturelles exactes » de nos jours) — celui-là renoncerait du même coup à la connaissance des causes en général et par là à la satisfaction du besoin de causalité inhérent à la raison.

La théorie de la gravitation en astronomie (NEWTON), la théorie cosmologique des gaz en cosmogénie (KANT et LAPLACE), le principe de l'énergie en physique (MAYER et HELMHOLTZ), la théorie atomique en chimie (DALTON), la théorie des vibrations en optique (HUYGHENS), la théorie cellulaire en his-

tologie (SCHLEIDEN et SCHWANN), la théorie de la descendance en biologie (LAMARCK et DARWIN) : autant d'exemples grandioses de théories de premier ordre. Elles expliquent tout un monde de grands phénomènes naturels par l'hypothèse d'une *cause qui soit commune* à tous les faits isolés de leurs domaines respectifs et par la démonstration qu'elles donnent que tous les phénomènes font bien partie d'un même domaine et qu'ils sont régis par des lois fixes, découlant de cette cause unique. D'ailleurs, cette cause elle-même peut être inconnue dans son essence ou peut n'être qu'une « hypothèse provisoire ». La *pesanteur*, dans la théorie de la gravitation et la cosmogénie, l'*énergie* elle-même, dans son rapport avec la matière, l'*éther* en optique et en électricité, l'*atome* en chimie, le *plasma* vivant dans la théorie cellulaire, l'*hérédité* dans la théorie de la descendance — tous ces concepts, et autres semblables, dont usent les grandes théories, peuvent être considérés par la philosophie sceptique comme de « pures hypothèses », comme les produits de la croyance scientifique, mais ils nous demeurent, comme tels, *indispensables* aussi longtemps qu'ils n'auront pas été remplacés par une hypothèse meilleure.

Croyance et Superstition. — D'une toute autre nature que ces formes de croyance scientifique sont ces conceptions qui, dans les diverses *religions*, servent à expliquer les phénomènes et qu'on désigne simplement du nom de *croyance*, au sens restreint du mot. Comme ces deux formes de croyance, la « croyance naturelle » de la science et la « croyance surnaturelle » de la religion, sont souvent confondues et qu'une certaine obscurité s'ensuit ; il est utile, nécessaire même de bien mettre en relief leur *opposition radicale*. La croyance « religieuse » est toujours une *croyance au miracle* et, comme telle, est en contradiction irrémédiable avec la croyance naturelle de la raison. Par opposition à celle-ci, elle affirme l'existence de faits surnaturels et peut ainsi être désignée du nom de *surcroyance*, *hypercroyance*, forme originelle du

mot *Superstition* (1). La différence essentielle entre cette superstition et la « croyance raisonnable » consiste en ceci que la première admet des forces et des phénomènes surnaturels, que la science ne connaît pas et qu'elle n'admet pas, auxquels ont donné naissance des perceptions fausses et des inventions erronées de la fantaisie poétique; la superstition est ainsi en contradiction avec les lois naturelles clairement reconnues et, partant, elle est *déraisonnable*.

Superstition des peuples primitifs. — Grâce aux grands progrès de l'ethnologie au XIX^e siècle, nous connaissons une quantité énorme de formes et de produits de la superstition tels qu'on les trouve aujourd'hui encore chez les grossiers peuples primitifs. Si on les compare entre eux, puis avec les conceptions mythologiques correspondantes des âges antérieurs, on constate une analogie sur bien des points, souvent une origine commune et, finalement, une source primitive très simple d'où tous découlent. Nous trouvons celle-ci dans le *besoin naturel de causalité de la raison*, dans la recherche de l'explication des phénomènes inconnus qui pousse à trouver leur cause. C'est le cas, en particulier, pour ces phénomènes moteurs qui éveillent la crainte par la menace d'un danger : comme l'éclair et le tonnerre, les tremblements de terre, les éclipses, etc. Le besoin d'une explication causale de ces phénomènes naturels existe déjà chez les peuples primitifs les plus inférieurs qui le tiennent eux-mêmes, par l'hérédité, de leurs ancêtres primates. Il existe également chez beaucoup d'autres Vertébrés. Quand un chien aboie devant la pleine lune, ou en entendant sonner une cloche dont il voit le battant se mouvoir, ou en voyant un drapeau flotter au vent, il n'exprime pas seulement par là sa crainte mais aussi le vague besoin de connaître la cause de ce phénomène inconnu. Les germes grossiers de religion, chez les peuples primitifs,

(1) La parenté des trois mots n'apparaît qu'en allemand où tous trois sont des composés du mot croyance : *Uberglaube*, *Oberglaube* et *Aberglaube* (N. du Tr.).

ont leurs racines en partie dans cette superstition héréditaire de leurs ancêtres primates, — en partie dans le culte des aïeux, dans divers besoins de l'âme et dans des habitudes devenues traditionnelles.

Superstition des peuples civilisés. — Les croyances religieuses des peuples civilisés modernes, qu'ils considèrent comme leur bien spirituel le plus précieux, sont placées par eux bien au-dessus des « grossières superstitions » des peuples primitifs; on loue le grand progrès qu'a amené la marche de la civilisation, en dépassant ces superstitions. C'est là une grande erreur! Un examen critique et une comparaison impartiale nous montreraient que les deux croyances ne diffèrent que par la « forme spéciale » et par l'enveloppe externe de la confession. A la claire lumière de la *raison*, la croyance au miracle, croyance distillée des religions les plus libérales — en tant qu'elle contredit les lois naturelles solidement établies, — nous paraît une superstition aussi déraisonnable et au même titre que la grossière croyance aux fantômes des religions primitives, fétichistes, que les premières regardent avec un orgueilleux dédain.

De ce point de vue impartial, si nous jetons un regard critique sur les croyances religieuses encore aujourd'hui régnantes, parmi les peuples civilisés, nous les trouverons partout pénétrées de superstitions traditionnelles. La croyance chrétienne à la Création, la Trinité divine, l'Immaculée Conception de Marie, la Rédemption, la Résurrection et l'Ascension du Christ, etc., tout cela est de la *fantaisie pure* et ne peut pas plus s'accorder avec la connaissance rationnelle de la Nature que les différents dogmes des religions mahométane, moïsiatique, bouddhiste et brahmanique. Chacune de ces religions est, pour le vrai croyant, une vérité incontestable et chacune d'elles considère toute autre croyance comme une hérésie et une dangereuse erreur. Plus une religion donnée se considère comme « la seule qui sauve » — comme étant la religion *catholique*, — et plus cette conviction

certes

*eccum hanc
aliquam
Poh. christian
ne dicitur
Cne*

est chaleureusement défendue comme étant ce que cette religion a le plus à cœur, plus, naturellement elle doit mettre de zèle à combattre les autres et plus deviennent fanatiques ces terribles guerres religieuses qui remplissent les pages les plus tristes du livre d'histoire de la civilisation. Et pourtant, l'impartiale *Critique de la raison mûre* nous convainc que toutes ces différentes formes de croyance sont au même titre fausses et déraisonnables, produits, toutes, de l'imagination poétique et de la tradition acceptée sans critique. La science fondée sur la raison doit les rejeter toutes tant qu'elles sont, comme des créations de la superstition.

Professions de foi (Confessions). — L'incommensurable dommage que la superstition, contraire à la raison, cause depuis des milliers d'années dans l'humanité croyante, ne se manifeste nulle part d'une manière aussi frappante que dans l'éternel « Combat des confessions ». Entre toutes les guerres que les peuples ont entreprises les uns contre les autres, par le fer et par le feu, les guerres de religion ont été entre toutes les plus sanglantes ; entre toutes les formes de discorde qui ont troublé le bonheur des familles et des individus, celles d'origine religieuse, provenant de différences de croyance sont, encore aujourd'hui, les plus haineuses. Qu'on songe aux nombreux millions d'hommes qui ont perdu la vie lors des conversions au Christianisme, des persécutions des chrétiens, dans les guerres de religion de l'Islamisme et de la Réforme, pendant l'Inquisition ou les procès de sorcellerie ! Ou bien qu'on pense au nombre encore plus grand de malheureux qui, à cause de différences de croyance, ont eu à souffrir des dissensions de famille, ont perdu l'estime de leurs concitoyens croyants, leur position dans l'État — ou qui ont dû émigrer hors de leur patrie. La confession officielle exerce l'action la plus nuisible lorsqu'elle s'allie aux buts politiques de l'État civilisé et que l'enseignement en est imposé dans les écoles, sous le nom de « leçon de religion confessionnelle ». La raison des enfants est par là détournée

de bonne heure de la connaissance de la vérité et acheminée vers la superstition. Tout philanthrope devrait donc, par tous les moyens possibles, pousser à la fondation d'écoles sans confession, comme à l'une des institutions les plus précieuses de l'Etat moderne où règne la raison.

La croyance de nos pères. — La haute valeur dont jouit, encore aujourd'hui, dans beaucoup de milieux, l'enseignement de la religion confessionnelle, ne résulte pas seulement du joug confessionnel imposé par un Etat arriéré ni de sa dépendance vis-à-vis de l'autorité cléricale — elle s'explique aussi par la pression d'anciennes traditions et de « besoins de l'âme » de différentes sortes. Parmi ceux-ci le plus puissant est le culte pieux, rendu dans beaucoup de milieux, à la *confession traditionnelle*, à la « sainte croyance de nos pères ». Dans des milliers de récits et de poèmes, la fidélité à ces croyances est célébrée comme un trésor spirituel et un devoir sacré. Et pourtant il suffit de réfléchir avec impartialité sur l'*histoire de la croyance* pour se convaincre de l'absolue absurdité de cette idée si puissamment influente. La croyance dominante, celle de l'église évangélique, est essentiellement différente dans la seconde moitié du XIX^e siècle si éclairé, de ce qu'elle était dans la première moitié et celle qui régnait alors est à son tour tout autre que celle du XVIII^e siècle. Cette dernière s'écarte beaucoup de ce qui était la « croyance de nos pères » au XVII^e siècle et encore plus au XVI^e. La Réforme qui a délivré la raison asservie de la tyrannie du papisme est naturellement poursuivie par celui-ci comme la pire des hérésies; mais la croyance au papisme elle-même avait complètement changé au cours d'un millier d'années. Et combien la croyance des chrétiens baptisés diffère de celle de leurs pères païens! Chaque homme, capable de penser d'une façon indépendante, se forme une croyance propre, plus ou moins « personnelle », qui diffère toujours de celle de ses pères, car elle dépend de l'état de culture générale du temps. Plus nous remontons dans l'his-

toire de la civilisation, plus nous apparaît comme une superstition inadmissible, la « croyance de nos pères » tant vantée, dont les formes se renouvellent incessamment.

Spiritisme. — Une des formes les plus remarquables de la superstition est celle qui, aujourd'hui encore dans notre société civilisée, joue un rôle étonnant : le spiritisme ou croyance aux esprits sous sa forme moderne. C'est une chose aussi étonnante qu'affligeante de voir que, de nos jours, des millions d'hommes civilisés sont encore complètement sous le joug de cette sombre superstition ; bien plus, on compte quelques naturalistes célèbres qui n'ont pas pu s'en affranchir. De nombreuses revues spirites répandent cette croyance aux esprits dans tous les milieux et dans nos « salons les plus distingués », on n'a pas honte de faire apparaître des « esprits » qui frappent, écrivent, apportent des « nouvelles de l'au-delà », etc. On fait valoir, dans les cercles spirites, que des naturalistes éminents eux-mêmes partagent cette superstition. On invoque comme exemple, en Allemagne, ZOELLNER et FECHNER à Leipzig, en Angleterre WALLACE et CROOKES. Le fait regrettable que des physiciens et des biologistes aussi distingués aient pu tomber dans cette erreur s'explique en partie par l'excès chez eux de l'imagination, par le manque de critique, en partie aussi par la puissante influence de dogmes inflexibles implantés dans le cerveau de l'enfant, dès la première jeunesse, par l'instruction religieuse. D'ailleurs, à propos des célèbres croyances spirites répandues à Leipzig et dans l'erreur desquelles les physiciens ZOELLNER, FECHNER et W. WEBER sont tombés grâce au rusé escamoteur SLADE, la supercherie de celui-ci a été mise au jour bien que tardivement : SLADE lui-même a été reconnu pour un escroc vulgaire et démasqué. Dans tous les autres cas où l'on a examiné à fond les prétendus « miracles du spiritisme », on a reconnu qu'ils avaient tous pour origine une supercherie plus ou moins grossière et quant aux prétendus « médiums » (la plupart sont des femmes) les uns ont été démasqués comme

de rusés escamoteurs, tandis que dans les autres on a reconnu des personnes nerveuses d'une excitabilité anormale, leur soi-disant *télépathie* (ou « action à distance de la pensée sans intermédiaire matériel », existe aussi peu que les « voix des esprits », les « soupirs des fantômes », etc. Les descriptions animées que CARL DU PREL de Munich et autres spirites donnent de ces « apparitions des esprits », s'expliquent par l'excitation de leur imagination active, jointe au manque de critique et de connaissances physiologiques. */ sans explication logique.*

Révélation. — La plupart des religions, en dépit de leurs variétés, ont un trait fondamental commun qui constitue en même temps, dans beaucoup de milieux, un de leurs plus puissants supports; elles affirment pouvoir donner, de l'énigme de l'existence, dont la solution n'est pas possible par la voie naturelle de la raison, la solution par la voie surnaturelle de la révélation; on en déduit en même temps la valeur des dogmes ou articles de foi qui, en tant que « lois divines », doivent régler les mœurs et la vie pratique. De telles inspirations divines sont au fond de nombreux mythes et légendes dont l'origine anthropistique saute aux yeux. Le Dieu qui « se révèle », il est vrai, n'apparaît pas directement sous forme humaine, mais au milieu du tonnerre et des éclairs, des orages et des tremblements de terre, des buissons en feu ou des nuages menaçants. */ théâtral* Mais la révélation elle-même qu'il donne à ceux des enfants des hommes qui ont la foi, est toujours conçue sous une forme anthropistique : c'est toujours une communication d'idées ou d'ordres formulés et exprimés selon le mode normal de fonctionnement des hémisphères cérébraux et du larynx humains. Dans les religions de l'Inde et de l'Égypte, dans les mythologies grecque et romaine, dans le Talmud comme dans le Coran, dans l'Ancien comme dans le Nouveau Testament — les dieux pensent, parlent et agissent absolument comme les hommes et les révélations par lesquelles ils nous dévoilent les secrets de la vie et prétendent en résoudre les

sombres énigmes, — sont des *inventions poétiques* de la fantaisie humaine. La *vérité* que le croyant y trouve est une invention humaine et la « croyance enfantine » à ces révélations contraires à la raison n'est que superstition.

La *véritable révélation*, c'est-à-dire la véritable source de connaissance fondée sur la raison, ne se trouve que dans la *nature*. Le riche trésor de savoir véritable, qui constitue l'élément le plus précieux de la civilisation humaine, jaillit de la seule et unique expérience que s'est acquise l'entendement en cherchant à *connaître la nature* et des *raisonnements* qu'il a construits en associant les représentations empiriques ainsi acquises. Tout homme raisonnable dont le cerveau et les sens sont normaux puise dans l'observation impartiale de la nature cette véritable révélation et se libère ainsi des superstitions que lui ont imposées les révélations de la religion.

CHAPITRE XVII

Science et Christianisme

ETUDES MONISTES SUR LE CONFLIT ENTRE L'EXPERIENCE SCIENTIFIQUE
ET LA REVELATION CHRÉTIENNE. — QUATRE PÉRIODES DANS LA
MÉTAMORPHOSE HISTORIQUE DE LA RELIGION CHRÉTIENNE. — RAISON
ET DOGME.

Entre les principes fondamentaux du Christianisme et
la culture moderne le conflit est irrémédiable et ce
conflit se terminera nécessairement, soit par une
réaction victorieuse du Christianisme, soit par sa
complète défaite par la culture moderne; soit par
l'enchaînement de la liberté des peuples sous le flot
montant de l'ultramontanisme, soit par la disparition
du Christianisme, sinon de nom, du moins de fait.

ED. HARTMANN.

Affirmer que le Christianisme a introduit dans le
monde des vérités morales inconnues auparavant,
témoignerait soit d'une grossière ignorance, soit d'une
imposture voulue.

Th. BUCKLE

Moniste

*vérités
connaiss
nhas*

SOMMAIRE DU CHAPITRE XVII

Opposition croissante entre la connaissance de la nature chez les modernes, et la conception chrétienne. — L'ancienne et la nouvelle croyance. — Défense de la science fondée sur la raison contre les attaques de la superstition chrétienne, surtout du papisme. — Quatre périodes dans l'évolution du Christianisme. — I. Le Christianisme primitif (trois siècles). — Les quatre évangiles canoniques. — Les épîtres de Paul. — II. Le papisme (le christianisme ultramontain). — État arriéré de la culture au Moyen Age. — Falsification de l'histoire par l'ultramontanisme. — Papisme et Science. — Papisme et Christianisme. — III. La Réforme. — Luther et Calvin. — Le siècle des lumières (Aufklärung). — IV. Le Christianisme du XIX^e siècle. — Déclaration de guerre du pape à la raison et à la science : — 1^o Infaillibilité. — 2^o L'encyclique — 3^o Immaculée Conception.

LITTÉRATURE

- SALADIN (STEWART ROSS). — *Jehovats Gesammelte Werke. Eine kritische Untersuch. des jüdisch-christ. Religions Gebäudes auf Grund der Bibelforsch.* (Zurich 1896).
- S. E. VERUS. — *Vergl. Uebersicht der vier Evangelien in unverkürztem Wortlaut* (Leipzig 1897).
- D. STRAUSS. — *Das Leben Jesus für das deutsche Volk* (11te Aufl. 1890).
- L. FEUERBACH. — *Das Wesen des Christentums* (4te Aufl. 1883).
- P. DE REGLE (P. DESJARDIN). — *Jesus von Nazareth vom wissenschaftlich. geschichtl. und gesellschaftlich. Standpunkt aus Dargestellt* (1894).
- TH. BUCKLE. — *Geschichte der Civilisation in England* (trad. all.).
- M. J. SAVAGE. — *Die Religion im Lichte der darwin'schen Lehre* (trad. all.).
- ED. HARTMANN. — *Die Selbstzersetzung des Christenthums* (Berlin 1874).

Parmi les traits caractéristiques les plus saillants du XIX^e siècle fuyant, il faut signaler la vivacité croissante du contraste entre la science et le christianisme. C'est parfaitement naturel et nécessaire ; car dans la mesure même où les progrès victorieux de la *Science de la nature* moderne ont laissé loin derrière eux les conquêtes scientifiques des siècles précédents, l'inadmissibilité de toutes ces conceptions mystiques qui essaient de courber la raison sous le joug de la prétendue *Révélation* devenait manifeste, et la religion chrétienne est du nombre. Plus l'astronomie, la physique et la chimie modernes démontraient avec certitude que des lois naturelles inflexibles régnaient seules dans l'Univers, plus la botanique, la zoologie et l'anthropologie démontraient à leur tour la valeur des mêmes lois dans le domaine tout entier de la nature organique — plus la religion chrétienne, d'accord avec la métaphysique dualiste, se refuse énergiquement à reconnaître la valeur de ces lois naturelles dans le domaine de la prétendue « vie de l'esprit », c'est-à-dire dans un département de la physiologie cérébrale.

Nul n'a montré plus clairement, avec plus de courage et plus irréfutablement, le conflit manifeste et irrémédiable de la science moderne et de la tradition chrétienne — que le plus grand théologien du XIX^e siècle, DAVID FRÉDÉRIC STRAUSS Sa dernière confession : *l'Ancienne et la nouvelle croyance* (9^e éd. 1877) est l'expression universelle des convictions sincères de tous les savants modernes qui discernent le conflit irrémédiable entre les doctrines courantes du christianisme dont on nous imprègne et les révélations lumineuses, con-

formes à la raison, des sciences naturelles actuelles; ce livre exprime les convictions de tous ceux qui ont le courage de défendre les droits de la raison contre les prétentions de la superstition et qui éprouvent le besoin philosophique de se faire de la nature une conception moniste. STRAUSS, libre penseur loyal et courageux, a exposé, beaucoup mieux que je ne l'aurais cru, les contradictions les plus importantes entre « l'ancienne et la nouvelle croyance ». L'absolue impossibilité de résoudre la contradiction, l'inévitabilité d'un combat décisif entre les deux croyances — « question de vie ou de mort » — ont été démontrées au point de vue philosophique, en particulier par ED. HARTMANN dans son intéressant ouvrage sur *l'Auto-dissolution du christianisme* (1874).

Après avoir lu les œuvres de STRAUSS et de FEUERBACH ainsi que *l'Histoire des conflits entre la religion et la science* de G. W. DRAPER (1875), il pourrait paraître superflu de consacrer à ce sujet un chapitre spécial. Il est cependant utile, nécessaire même, de jeter ici un regard critique sur l'évolution historique de ce grand conflit et cela pour cette raison que les attaques de l'Église militante contre la science en général et contre la théorie de l'évolution en particulier, sont devenues, en ces derniers temps, particulièrement vives et menaçantes. De plus, malheureusement, le relâchement intellectuel qui sévit actuellement, de même que le flot montant de la réaction sur le terrain politique, social et religieux, ne sont que trop propres à augmenter encore ces dangers. Si quelqu'un en doutait, il n'aurait qu'à lire les débats des synodes chrétiens et du Reichstag allemand, en ces dernières années. C'est dans le même sens que beaucoup de gouvernements s'efforcent de faire aussi bon ménage que possible avec le régiment ecclésiastique, leur ennemi mortel, c'est-à-dire de se soumettre à son joug; les deux alliés entrevoient comme but commun l'oppression de la libre pensée et de la libre recherche scientifique, dans le but de s'assurer ainsi, par le procédé le plus facile, l'absolue domination.

Original
Hankel et
abonné de
Kugel.

Nous devons faire remarquer expressément qu'il s'agit ici d'un cas de légitime défense de la part de la science et de la raison, contre les vives attaques de l'église chrétienne et de ses puissantes légions — et non pas du tout d'un cas d'attaque injustifiée des premières contre la seconde.

En première ligne, nous devons parer au coup du papisme ou de l'ultramontanisme; car cette église catholique « qui seule sauve » et « offre le salut à tous », est non seulement plus nombreuse et plus puissante que les autres confessions chrétiennes, mais elle a surtout l'avantage d'une organisation admirablement centralisée et d'une politique rusée, sans égale.

On entend souvent des naturalistes et autres savants soutenir cette opinion que la superstition catholique n'est pas pire que les autres formes de croyance au surnaturel et que ces trompeuses « formes de la croyance » sont toutes au même titre les ennemies naturelles de la raison et de la science. En théorie, comme principe général, cette affirmation est exacte, mais quant aux conséquences pratiques, elle est fautive; car les attaques faites avec un but précis et que rien n'arrête, comme celles que dirige contre la science l'église ultramontaine, soutenue par l'inertie et la bêtise des masses, sont infiniment plus graves et plus dangereuses, à cause de leur organisation puissante, que celles de toutes les autres religions.

Evolution du Christianisme. — Pour apprécier exactement l'importance inouïe du Christianisme dans toute l'histoire de la civilisation, mais surtout son antagonisme radical avec la religion et la science, il faut jeter un regard rapide sur les phases principales de son évolution historique. Nous y distinguerons quatre périodes :

- I. Le *Christianisme primitif* (les trois premiers siècles); *ou Pétricisme*
 - II. Le *Papisme* (douze siècles, du IV^e au XV^e); *ou métrisme Paulinisme*
 - III. La *Réforme* (trois siècles, du XVI^e au XVIII^e);
 - IV. Le moderne *Pseudo-christianisme* (au XIX^e siècle).
- I. Le *christianisme primitif* embrasse les trois premiers

siècles. Le Christ lui-même, ce prophète noble et illuminé, tout rempli de l'amour des hommes, était bien au-dessous du niveau de culture de l'antiquité classique; il ne connaissait que la tradition juive: il n'a laissé aucune ligne de sa main. Il n'avait, d'ailleurs, aucun soupçon du degré avancé, auquel la philosophie et la science grecques s'étaient élevées cinq cents ans déjà avant lui. Ce que nous savons du Christ et de la doctrine primitive, nous le puisons donc dans les principaux écrits du Nouveau Testament: d'abord dans les quatre Évangiles et ensuite dans les lettres de PAUL. Quant aux quatre Évangiles canoniques, nous savons maintenant qu'ils ont été choisis en 325, au concile de Nicée, par 318 évêques assemblés, parmi un tas de manuscrits contradictoires et falsifiés, datant des trois premiers siècles. Sur la première liste d'élection, figuraient quarante évangiles, sur la seconde, restreinte, quatre restèrent. Comme les évêques, se disputant, s'injuriant méchamment, ne pouvaient pas s'entendre sur le choix définitif, on décida (après le *Synodikon* de PAPPUS) de laisser un miracle divin décider de ce choix: on posa tous les livres sous l'autel et l'on pria le Ciel de faire que les écrits apocryphes d'origine humaine, restassent sous l'autel tandis que les écrits véridiques, émanés de Dieu lui-même, sautassent au contraire sur l'autel. Et il en fut ainsi! Les trois Évangiles synoptiques (de Matthieu, Marc et Lucas, tous trois rédigés non par ces hommes, mais d'après eux, au commencement du deuxième siècle) — ainsi que le quatrième Évangile, tout différent (probablement composé d'après Jean, au milieu du II^e siècle) — tous ensemble, ces quatre Évangiles sautèrent sur la table et devinrent dès lors les bases authentiques (se contredisant en mille endroits!) — de la doctrine chrétienne (cf. Saladin). Si quelque « incrédule » moderne trouvait incroyable ce Saut des livres nous lui rappellerions que le tout aussi incroyable remuement des tables et les coups frappés par les esprits trouvent encore aujourd'hui, parmi les spirites « cultivés », des millions de croyants; et des centaines de millions de croyants chrétiens

ne sont pas moins convaincus, à cette heure encore, de leur propre immortalité, de « la résurrection après la mort » et de la « Trinité de Dieu » — dogmes qui ne sont ni plus ni moins en contradiction avec la raison pure que ce merveilleux saut des évangiles manuscrits.

A côté des Évangiles, on sait que les sources principales sont les quatorze Épîtres différentes (en grande partie falsifiées!) de l'apôtre PAUL. Les lettres authentiques de Paul (qui d'après la critique moderne ne sont qu'au nombre de trois : celles aux Romains, aux Galates et aux Corinthiens) — ont toutes été écrites antérieurement aux quatre Évangiles canoniques et contiennent moins de légendes miraculeuses incroyables que ceux-ci; on y démêle aussi, plus que dans ces derniers, un effort pour se concilier avec une conception rationnelle. Aussi la théologie moderne éclairée, construite, en partie, son *Christianisme idéal* en s'appuyant plus sur les lettres de Paul que sur les Évangiles, ce qui a fait désigner cette théologie du nom de *Paulinisme*. La personnalité marquante de l'apôtre PAUL, qui était beaucoup plus instruit et doué d'un sens pratique beaucoup plus grand que le *Christ*, est intéressante, en outre, au point de vue *anthropologique* en ce que les *racés originelles* des deux grands fondateurs de la religion chrétienne, sont à peu près les mêmes.

Les parents de PAUL, eux aussi, (d'après les recherches historiques récentes) appartenaient, le père à la race grecque la mère à la race juive. Les métis, issus de ces deux races, qui à l'origine sont très différentes (quoique rameaux, toutes deux, d'une même espèce : *homo mediterraneus*) se distinguent souvent par un heureux mélange de talents et de traits de caractère, ainsi qu'en font foi de nombreux exemples, à une époque ultérieure à celle de Paul et de nos jours encore. La fantaisie orientale, plastique, des *Sémites* et la raison occidentale, critique, des *Ariens*, se complètent souvent d'une façon avantageuse. C'est ce dont témoigne la doctrine paulinienne qui acquit bientôt une plus grande influence que la

conception primitive du christianisme originel. Aussi a-t-on voulu voir avec raison dans le *Paulinisme* une apparition nouvelle dont le père serait la philosophie grecque et la mère, la religion juive; un mélange analogue était déjà apparu dans le *Néoplatonisme*.

En ce qui concerne la doctrine originelle et le but que se proposait le Christ — de même qu'en ce qui touche à beaucoup de points importants de sa vie — les opinions des théologiens en conflit ont divergé de plus en plus à mesure que la critique historique (STRAUSS, FEUERBACH, BAUR, RENAN, etc.) a remis dans leur vrai jour les faits qu'il lui était donné de connaître et en a tiré des conclusions impartiales. Ce qui demeure comme certain, c'est le noble principe de l'amour universel du prochain et le principe suprême de la morale, qui s'en déduit : la *règle d'or* — tous deux d'ailleurs connus et pratiqués plusieurs siècles avant J.-C. (cf. chap. XIX.) Au reste, les *premiers chrétiens*, ceux des premiers siècles, étaient en grande partie de simples communistes, en partie des *démocrates-socialistes* qui, d'après les principes aujourd'hui en vigueur en Allemagne, auraient dû être exterminés par le feu et par le fer.

II. Le papisme. — Le *Christianisme latin* ou *papisme*, l'« Église catholique romaine », appelée souvent aussi *Ultramontanisme*, ou, d'après la résidence de son chef, *vaticanisme* ou plus brièvement *papisme*, est, entre tous les phénomènes de l'histoire de la civilisation humaine, l'un des plus grandioses et des plus remarquables, une « grandeur de l'histoire universelle », de premier ordre ; en dépit des assauts du temps, elle jouit aujourd'hui encore d'une immense influence. Sur les 410 millions de chrétiens répandus actuellement sur la terre, la plus grande moitié, à savoir 225 millions, professent le catholicisme romain, 75 millions seulement le catholicisme grec et 110 millions sont protestants. Pendant une durée de douze cents ans, du iv^e au vi^e siècle, le papisme a presque entièrement dominé et empoisonné la vie

intellectuelle de l'Europe; par contre, il n'a gagné que très peu de terrain sur les grands systèmes religieux anciens de l'Asie et de l'Afrique. En Asie, le bouddhisme compte, aujourd'hui encore, 503 millions d'adhérents, la religion de Brahma, 138 millions, l'islamisme 120 millions. C'est surtout la suprématie du papisme qui a imprimé au *moyen âge* son caractère sombre; son vrai sens, c'est la mort de toute libre vie intellectuelle, le recul de toute vraie science, la ruine de toute pure moralité. De la brillante splendeur où s'était élevée la vie intellectuelle dans l'antiquité classique, pendant le premier siècle avant J.-C. et durant les premiers siècles du christianisme, elle tombe bientôt, sous le règne du papisme, jusqu'à un niveau qu'on ne peut caractériser autrement, en ce qui concerne la *connaissance de la vérité*, que du nom de *barbarie*. On fait bien valoir qu'au moyen âge, d'autres côtés de la vie intellectuelle trouvèrent un riche déploiement : la poésie et les arts plastiques, l'érudition scholastique et la philosophie patristique. Mais cette production intellectuelle était au service de l'Église régnante et elle était employée, non comme un levier, mais comme un instrument d'oppression vis-à-vis de la libre recherche. Le souci exclusif de se préparer à une « vie éternelle dans l'au-delà » inconnu, le mépris de la nature, l'aversion pour son étude, inhérents au principe de la religion chrétienne, devinrent des devoirs sacrés pour la hiérarchie romaine. Une transformation en mieux n'eut lieu qu'au commencement du xvi^e siècle, grâce à la *Réforme*.

que l'on a été quand on a papisme, et l'industrialisme.

État arriéré de la culture au moyen âge. — Nous serions entraînés trop loin si nous voulions décrire ici le déplorable recul qui s'opéra dans la culture et dans les mœurs, pendant douze siècles, sous la domination intellectuelle du papisme. L'illustration la plus frappante nous en sera fournie par une phrase du plus grand et du plus spirituel des HOHENZOLLERN : FRÉDÉRIC LE GRAND résumait sa pensée en disant que *l'étude de l'histoire* conduisait à cette con-

*Vindalun
Vindalun
Vindalun
des...*

certo

clusion que depuis Constantin jusqu'à l'époque de la Réforme, *l'Univers entier* avait été en proie au délire. Une courte mais excellente peinture de cette « période de délire » nous a été donnée en 1887 par BUCHNER dans son traité sur « les conceptions religieuses et scientifiques ». Nous renvoyons celui qui voudrait approfondir ces questions aux ouvrages historiques de RANKE, DRAPER, KOLB, SVOBODA, etc. La peinture conforme à la vérité, que nous donnent ces historiens et d'autres non moins impartiaux, en ce qui concerne l'horrible état de choses du *moyen âge chrétien*, est confirmée par toutes les sources d'information véridiques et par les monuments historiques que cette période, la *plus triste de toutes*, a laissés partout derrière elle. Les catholiques instruits qui cherchent *loyalement* la vérité ne sauraient trop être renvoyés à l'étude de ces sources. Nous devons d'autant plus insister là-dessus qu'actuellement encore la littérature ultramontaine exerce une grande influence; le vieil artifice qui consiste à dénaturer impudemment les faits et à inventer des histoires miraculeuses pour duper le « peuple croyant », est employé aujourd'hui encore avec succès par l'ultramontanisme : qu'il nous suffise de rappeler *Lourdes* et la « roche sainte » de Trèves (1898). Jusqu'où la déformation de la vérité peut aller, même dans les ouvrages scientifiques, c'est ce dont le professeur ultramontain, J. JANSSEN de Francfort, nous fournit un exemple frappant; ses ouvrages très répandus (surtout l'« *Histoire du peuple allemand depuis la fin du moyen âge* », qui a de nombreuses éditions) poussent à un degré incroyable *l'impudente falsification de l'histoire* (1). Le mensonge de ces falsifications jésuitiques marche de pair avec la crédulité et l'absence de sens critique du simple peuple allemand qui les accepte comme de l'argent comptant.

Papisme et science. — Parmi les faits historiques qui démontrent de la manière la plus éclatante l'odieux de la

(1) *Lenz - Janssen's Geschichte des deutschen Volks*, 1883.

Certo
 tyrannie intellectuelle exercée par l'ultramontanisme, ce qui nous intéresse avant tout c'est la lutte énergique et méthodiquement menée contre la science comme telle. Cette lutte, il est vrai, dès son point de départ, était déterminée par ceci, que le Christianisme plaçait la foi au-dessus de la raison et exigeait l'aveugle soumission de celle-ci devant la première; et non moins par cette autre raison que le Christianisme considérait toute la vie terrestre comme une simple préparation à l'« au-delà » imaginaire et déniait par conséquent toute valeur à la recherche scientifique en soi-même. Mais la lutte victorieuse, menée conformément à un plan, ne commença contre la science qu'au début du iv^e siècle, surtout à la suite du célèbre Concile de Nicée (327), présidé par l'empereur CONSTANTIN — nommé *le grand* parce qu'il fit du Christianisme la religion d'Etat et fonda la ville de Constantinople, ce qui ne l'empêcha pas d'être un caractère sans valeur, un faux hypocrite et plusieurs fois assassin. Les succès du papisme dans la lutte contre toute pensée et toute recherche scientifique indépendantes sont bien mis en lumière par l'état déplorable de la connaissance de la nature et de la littérature s'y rapportant, au moyen âge. Non seulement les riches trésors intellectuels légués par l'antiquité classique furent en grande partie détruits ou soustraits à la publicité, mais, en outre, des bourreaux et des bûchers veillaient à ce que chaque « hérétique », c'est-à-dire tout penseur indépendant, gardât pour soi ses pensées raisonnables. S'il ne le faisait pas, il devait s'attendre à être brûlé vif, ce qui fut le sort du grand philosophe moniste GIORDANO BRUNO, du réformateur JEAN HUSS et de plus de cent mille autres « témoins de la vérité ». L'histoire des sciences au moyen âge nous apprend, de quelque côté que nous nous tournions, que la pensée indépendante et la recherche scientifique, empirique, sont restées pendant douze tristes siècles, réellement enterrées sous l'oppression du tout-puissant papisme.

Papisme et Christianisme. — Tout ce que nous tenons

en haute estime dans le véritable christianisme, selon l'esprit de son fondateur et des successeurs les plus élevés de celui-ci et ce que, dans la ruine inévitable de cette « religion universelle », nous cherchons à sauver en le transportant dans notre religion moniste, — tout cela appartient au côté *éthique et social* du Christianisme. Les principes de la véritable humanité, de la règle d'or, de la tolérance, de l'amour du prochain au sens le meilleur et le plus élevé du mot : tous ces beaux côtés du Christianisme n'ont sans doute pas été inventés ni posés pour la première fois par lui, mais ils ont été mis en pratique avec succès lors de cette période critique pendant laquelle l'antiquité classique marchait à sa dissolution. Pourtant le papisme a su trouver le moyen de transformer toutes ces vertus en leur *contraire* direct, tout en conservant l'*ancienne enseigne*. A la place de la charité chrétienne s'installa la haine fanatique contre tous ceux dont les croyances étaient différentes ; le feu et le fer furent employés à exterminer non seulement les païens, mais aussi ces sectes chrétiennes qui puisaient dans une meilleure instruction des objections qu'elles osaient élever contre les dogmes de la superstition ultramontaine qui leur étaient imposés. Partout en Europe florissaient les tribunaux de l'inquisition réclamant d'innombrables victimes dont les tortures procuraient un plaisir particulier à ces pieux bourreaux tout pénétrés d'un « fraternel amour chrétien ». La puissance papale à son apogée fit rage pendant des siècles, sans pitié pour tout ce qui était un obstacle à sa suprématie. Sous le célèbre Grand Inquisiteur Torquemada (1481 à 1498), rien qu'en Espagne, huit mille hérétiques furent brûlés vifs, quatre-vingt-dix mille eurent leurs biens confisqués et furent condamnés aux pénitences publiques les plus irritantes, — tandis qu'aux Pays-Bas, sous le règne de Charles-Quint, cinquante mille hommes au moins tombaient, victimes de la soif sanguinaire du clergé. Et pendant que les hurlements des martyrs emplissaient l'air, à Rome, dont le monde chrétien tout entier était tributaire, les richesses de la moitié de l'univers venaient affluer et les pré-

tenans représentants de Dieu sur terre, ainsi que leurs sup-
pôts (eux-mêmes, souvent poussant l'athéisme à ses derniers
degrés) se vautreient dans les débauches et les crimes de
toutes sortes. « Quels avantages », disait ironiquement le
frivole et syphilitique pape Léon X, « nous a pourtant valus
cette fable de Jésus-Christ! » En dépit de la dévotion à
l'Église et de la dévotion à Dieu, la condition de la société en
Europe était déplorable. Le feudalisme, le servage, les ordres
mendiants et le monarchisme régnaient par tout le pays et les
pauvres hilotes étaient heureux lorsqu'il leur était permis
d'élever leurs misérables huttes sur les terres appartenant aux
châteaux ou aux cloîtres de leurs oppresseurs et exploiters
laïques et ecclésiastiques. Nous souffrons aujourd'hui encore
des restes et des suites douloureuses du triste état de choses
d'alors, de cette époque où il ne pouvait être question qu'ex-
ceptionnellement et en cachette de l'intérêt de la science et
d'une haute culture intellectuelle. L'ignorance, la pauvreté
et la superstition se joignaient au déplorable effet du célibat,
introduit au xi^e siècle, pour fortifier toujours davantage la
puissance absolue de la papauté (BÜCHNER). On a calculé que
pendant cette période d'éclat du papisme, plus de dix mil-
lions d'hommes avaient été victimes des fanatiques haines de
religion de la charité chrétienne; et à combien de millions a
dû s'élever le nombre des victimes humaines qu'ont faites le
célibat, la confession auriculaire, l'oppression des consciences,
ces institutions préjudiciables et maudites entre toutes, de
l'absolutisme papiste! Les philosophes « incrédules » qui ont
réuni les preuves contre l'existence de Dieu en ont oublié
une des plus fortes : le fait que les représentants du Christ à
Rome ont pu impunément, pendant douze siècles, exercer les
pires crimes et commettre les pires infamies au nom de Dieu.

e au lieu de dire, de cette façon

II. La Réforme. — L'histoire des peuples civilisés que
nous appelons d'ordinaire « histoire universelle », fait com-
mencer sa troisième période, les « temps modernes », avec la
Réforme de l'Église chrétienne, comme elle fait commencer

le moyen âge avec la fondation du Christianisme : elle a en cela raison, car avec la Réforme commence la *renaissance de la raison enchaînée*, le réveil de la science, que la poigne de fer du papisme chrétien avait comprimée pendant douze cents ans. La propagation générale de la culture avait déjà commencé, il est vrai, vers le milieu du xv^e siècle, grâce à l'imprimerie et vers la fin du même siècle, plusieurs grands événements, surtout la découverte de l'Amérique (1492), vinrent se joindre à la *Renaissance* des arts pour préparer aussi la Renaissance des sciences. En outre, de la première moitié du seizième siècle, datent des progrès infiniment importants, dans la connaissance de la Nature, qui sont venus ébranler dans ses fondements la conception régnante : tels la première navigation autour de la terre par MAGELLAN, qui fournit la preuve empirique de la forme sphérique de notre planète (1522), puis la fondation du nouveau système cosmique par COPERNIC (1543). Mais le 31 octobre 1517, jour où MARTIN LUTHER cloua ses 95 thèses sur la porte de bois de l'église du château de Wittenberg, n'en reste pas moins un jour marquant dans l'histoire universelle; car Luther brisait la porte de fer du cachot dans lequel l'absolutisme papiste avait tenu pendant douze cents ans la raison enchaînée. Les mérites du grand réformateur qui traduisit la Bible à la Wartburg ont été en partie exagérés, en partie méconnus; on a d'ailleurs fait ressortir avec raison combien LUTHER, pareil en cela aux autres réformateurs, était encore resté captif de la superstition. C'est ainsi que, de toute sa vie il ne put s'affranchir d'une croyance figée à la lettre de la Bible; il défendit chaleureusement les dogmes de la résurrection, du péché originel et de la prédestination, le salut par la foi, etc. Il rejeta comme une sottise la puissante découverte de COPERNIC parce que dans la Bible « Josué ordonne au Soleil de s'arrêter et non à la Terre ». *C'est un réformateur!*

Il ne prenait aucun intérêt aux grandes révolutions politiques de son temps, le grandiose et si légitime mouvement des paysans, en particulier, le laissa complètement indiffé-

rent. Le fanatique réformateur de Genève, CALVIN, fit pis encore en faisant brûler vif le remarquable médecin espagnol SERVETO (1553) parce qu'il avait attaqué la croyance trinitaire en la Trinité. D'ailleurs, les « orthodoxes » fanatiques de l'Eglise réformée ne s'engagèrent que trop souvent dans les sentiers ensanglantés tracés par leurs ennemis mortels, les papistes, ainsi qu'ils le font encore aujourd'hui. Malheureusement aussi la Réforme entraîna bientôt à sa suite des cruautés inouïes : la nuit de la Saint-Barthélemy et la persécution des Huguenots en France, les sanglantes chasses aux hérétiques en Italie, de longues guerres civiles en Angleterre, la guerre de Trente ans en Allemagne. Mais les xvi^e et xvii^e siècles gardent malgré tout la gloire d'avoir les premiers rouvert librement la route à la pensée humaine et d'avoir délivré la raison de l'oppression étouffante de la domination papiste. C'est seulement grâce à cela que redevint possible le riche déploiement, en des directions diverses, de la critique philosophique et de l'étude de la nature, qui a valu au siècle suivant le glorieux nom de *siècle des lumières*.

IV. **Le pseudo-christianisme du XIX^e siècle.** — Dans une quatrième et dernière période de l'histoire du Christianisme, notre xix^e siècle vient s'opposer aux précédents. Si pendant ceux-ci déjà, les *lumières* venues de toutes les directions avaient fait avancer la philosophie critique et si les sciences naturelles florissantes avaient déjà fourni à cette philosophie les armes empiriques les plus redoutables, cependant, dans les deux directions, le progrès accompli durant notre xix^e siècle nous paraît encore colossal. Avec ce siècle recommence une période toute nouvelle de l'histoire de l'esprit humain, caractérisée par le développement de la *philosophie naturelle moniste*. Dès le début du siècle furent posés les fondements d'une anthropologie nouvelle (par l'anatomie comparée de CUVIER) et d'une nouvelle biologie (par la « philosophie zoologique » de LAMARCK). Ces deux grands Français furent bientôt suivis par deux de leurs pairs allemands, BAER,

le fondateur de l'embryologie (1828) et J. MÜLLER (1834), le fondateur de la morphologie et de la physiologie comparées.

Un élève de celui-ci, TH. SCHWANN, posa en 1838, avec M. SCHLEIDEN la théorie cellulaire, fondamentale. Auparavant déjà (1830), LYELL avait ramené l'histoire de l'évolution de la terre à des causes mécaniques et confirmé par là, en ce qui concerne nos planètes, la valeur de cette cosmogénie mécanique que KANT, en 1755, avait déjà ébauchée d'une main hardie. Enfin, R. MAYER et HELMHOLTZ (1842) établirent le principe de l'énergie qui complétait, comme sa seconde moitié, la grande loi de substance dont la première moitié, la constance de la matière, avait déjà été découverte par LAVOISIER. Tous ces aperçus profonds sur l'essence intime de la Nature reçurent leur couronnement, il y a quarante ans, par la nouvelle théorie de l'évolution de CH. DARWIN, le plus grand événement du siècle pour la philosophie de la Nature (1859).

Comment se comporte maintenant, en face de ces immenses progrès dans la connaissance de la nature, dépassant de si loin tout ce qui avait été fait jusqu'alors, le *Christianisme moderne*? D'abord, et c'était naturel, l'abîme s'est creusé de plus en plus profond entre ses deux directions principales, entre le *papisme* conservateur et le *protestantisme* progressiste. Le clergé ultramontain et, d'accord avec lui, l'« Alliance Evangélique » orthodoxe, devaient naturellement opposer la résistance la plus vive à ces grandes conquêtes du libre esprit; ils s'entêtaient, indemnes, dans leur rigoureuse croyance littérale et réclamaient la soumission absolue de la raison à leur dogme. Le *protestantisme* libéral, par contre, se réfugiait de plus en plus dans un panthéisme moniste et s'efforçait de réconcilier les deux principes opposés; il cherchait à allier l'inévitable réalité des lois naturelles démontrées empiriquement, avec une forme de religion épurée dans laquelle, il est vrai, ne restait presque plus rien d'une doctrine proprement dite. Entre les deux extrêmes, de nombreux essais de compromis s'intercalaient; mais au-dessus d'eux pénétrait tou-

jours plus avant cette conviction que le christianisme dogmatique, en général, avait perdu toutes ses racines et qu'il n'y avait plus qu'à sauver sa grande valeur éthique en la transportant dans la nouvelle religion moniste du xx^e siècle. Mais comme, en même temps, les formes extérieures de la religion chrétienne survivaient, comme elles étaient même, en dépit des progrès de l'évolution politique, rattachées de plus en plus étroitement aux besoins pratiques de l'Etat, — il se développa cette forme de conception religieuse, si répandue dans les milieux instruits, que nous ne pouvons désigner autrement que du nom de *Pseudo-christianisme* — « mensonge religieux », au fond, de la nature la plus douteuse. Les grands dangers qu'entraîne à sa suite ce profond conflit entre les convictions véritables et les fausses manifestations des modernes Pseudo-chrétiens ont été excellemment décrits par M. NORDAU dans son intéressant ouvrage: *Les mensonges conventionnels de l'humanité civilisée* (12^e édition 1886).

Au milieu de l'insincérité manifeste du Pseudo-christianisme régnant, c'est un fait appréciable pour le progrès de la connaissance de la nature fondée sur la raison, que son adversaire le plus décidé et le plus puissant, le *papisme*, ait rejeté, vers le milieu du siècle, le vieux masque d'une prétendue haute culture intellectuelle pour déclarer à la science indépendante, un combat « question de vie ou de mort ». Il y eut ainsi trois importantes déclarations de guerre faites à la raison, pour lesquelles la science et la culture modernes ne peuvent qu'être reconnaissantes envers le « représentant du Christ » à Rome, car ces attaques ont été aussi décisives que peu ambiguës: I. En décembre 1854, le pape proclama le dogme de *l'Immaculée conception de Marie*. II. Dix ans plus tard, en décembre 1864, le « Saint Père » prononça dans *l'encyclique* célèbre, un jugement de damnation plénière sur toute la civilisation et toute la culture intellectuelle modernes; dans le *syllabus* qui accompagnait l'encyclique, le pape énumérait et anathémisait l'une après l'autre les affir-

mations de la raison et les principes philosophiques que la science moderne tient pour des vérités claires comme le jour. III. Enfin six ans plus tard, le 13 juillet 1870, le belliqueux prince de l'Eglise mettait le comble à son extravagance, en prononçant pour lui et pour tous ceux qui l'avaient précédé dans ses fonctions papales *l'infailibilité*. Ce triomphe de la curie romaine fut annoncée au monde stupéfait, cinq jours plus tard, le 18 juillet 1870, en ce jour mémorable où la France déclarait la guerre à l'Allemagne! Deux mois après, à la suite de cette guerre, le pouvoir temporel du pape était supprimé.

Infailibilité du pape. — Ces trois actes, essentiels entre tous, de la part du papisme au XIX^e siècle, étaient si manifestement des coups de poing donnés en plein visage à la raison qu'ils ont, dès le début, soulevé les plus grandes hésitations dans le sein même du catholicisme orthodoxe. Lorsque le Concile du Vatican se réunit le 13 juillet 1870 pour voter, au sujet du dogme de *l'infailibilité*, les trois quarts seulement des princes de l'Eglise se prononcèrent en faveur de ce dogme, à savoir 451 votants sur 601; il manquait, en outre, beaucoup d'autres évêques qui avaient voulu se soustraire à ce vote dangereux. Pourtant on s'aperçut bientôt que le pape, rusé connaisseur des hommes, avait calculé plus juste que les « catholiques réfléchis » et timorés; car, dans la masse ignorante et crédule, ce dogme monstrueux fut accueilli aveuglément.

L'histoire de la papauté tout entière, telle qu'elle ressort nettement tracée de milliers de sources dignes de foi et de documents historiques d'une évidence palpable, apparaît à tout juge impartial comme un tissu de mensonges et d'impudences, comme un effort sans scrupule pour conquérir l'absolue domination intellectuelle avec la puissance temporelle, comme la dénégation frivole de tous les commandements moraux élevés, prescrits par le véritable christianisme : Amour du prochain et patience, véracité et chasteté,

pauvreté et renoncement. Si l'on applique à la longue série des papes et des princes de l'Eglise romaine parmi lesquels on les choisissait, la mesure de la pure morale chrétienne, il ressort clairement que la plupart de ces hommes étaient d'impudents et fourbes charlatans, et beaucoup d'entre eux des criminels méprisables. Ces faits historiques bien connus n'empêchent pourtant pas qu'aujourd'hui encore, des millions de catholiques croyants et « instruits » ne croient à « l'infaillibilité » que ce « saint père » s'est octroyée à lui-même ; cela n'empêche pas, aujourd'hui encore, des princes protestants d'aller à Rome témoigner leur vénération au « Saint Père » (leur ennemi le plus dangereux) ; cela n'empêche pas aujourd'hui encore, dans l'empire allemand, les valets et les suppôts de ce « Saint Charlatan » de décider des destinées du peuple allemand — grâce à son incroyable incapacité politique et à sa crédulité sans critique!

Encyclique et Syllabus. — Des trois grands actes d'autorité par lesquels nous avons vu le papisme moderne, en la seconde moitié du XIX^e siècle, essayer de sauver et d'affermir son autorité absolue, le plus intéressant pour nous est la proclamation de l'*encyclique* et du *Syllabus* (décembre 1864) ; car dans ces pièces mémorables, la raison et la science se voient refuser toute activité indépendante et l'on exige leur absolue soumission à la « foi qui seule sauve » c'est-à-dire aux décrets du « pape infaillible ». L'incroyable agitation provoquée par cette impudence sans borne dans tous les milieux cultivés où l'on pense avec indépendance, correspondait bien au contenu inouï de l'*encyclique* ; une excellente discussion nous a été donnée de sa portée politique et intellectuelle par DRAPER, dans son *Histoire des conflits entre la religion et la science* (1875).

Immaculée conception de la Vierge Marie. — Ce dogme paraît peut-être de moindre conséquence et moins effrontément hardi que celui de l'infaillibilité du pape, Cependant la plus grande importance est attachée à cet article de foi, non

seulement par la hiérarchie romaine, mais aussi par une partie du protestantisme orthodoxe (par exemple l'alliance évangélique). Ce qu'on appelle le *Serment d'immaculation* c'est-à-dire l'affirmation par *serment* de la foi en l'immaculée conception de Marie est encore un devoir sacré pour des millions de chrétiens ! Beaucoup de croyants réunissent sur ce point deux idées : ils prétendent que la mère de la Vierge Marie a été fécondée par le « Saint Esprit » comme Marie elle-même. Par suite, cet étrange Dieu aurait vécu à la fois avec la mère et avec la fille dans les rapports les plus intimes ; il devrait, par suite, être son propre beau-père (SALADIN). La théologie critique et comparée a récemment démontré que ce mythe, comme la plupart des autres légendes de la mythologie chrétienne, n'était aucunement original, mais avait été emprunté à des religions plus anciennes, en particulier au *bouddhisme*. Des fables analogues étaient déjà très répandues plusieurs siècles avant la naissance du Christ, dans l'Inde, en Perse, en Asie Mineure et en Grèce. Lorsque des filles de roi ou autres jeunes filles de haute condition, sans être légitimement mariées, donnaient le jour à un enfant, on désignait comme le père de ce rejeton illégitime un « Dieu » ou un « demi-Dieu », qui était en ce cas le mystérieux « Saint Esprit ».

Les dons tout particuliers de l'esprit ou du corps qui distinguaient souvent ces « enfants de l'amour » des enfants des hommes ordinaires, étaient en même temps expliqués partiellement par l'hérédité. Ces éminents « fils des dieux » jouissaient, tant dans l'antiquité qu'au moyen âge, d'une haute considération, tandis que le code moral de la civilisation moderne leur impute, comme une flétrissure, le manque de parents « légitimes ». Cela s'applique encore bien davantage aux « filles des dieux », quoique ces pauvres jeunes filles soient tout aussi innocentes du fait qu'il manquait un titre à leur père. D'ailleurs, tous ceux qui se sont délectés des beautés de la mythologie de l'antiquité classique savent que ce sont précisément les prétendus fils et filles des « dieux » grecs et romains, qui se sont le plus rapprochés de l'idéal

suprême du pur type humain ; qu'on pense à la nombreuse famille légitime et à la famille illégitime plus nombreuse encore de Zeus, père des dieux (Cf. SHAKESPEARE) !

En ce qui concerne spécialement la fécondation de la Vierge Marie par le Saint-Esprit, nous sommes renseignés par le témoignage des Évangiles eux-mêmes. Les deux Évangélistes qui seuls nous en parlent, MATTHIEU et LUCAS s'accordent pour nous raconter que Marie, la Vierge juive, était fiancée au charpentier Joseph, mais devint enceinte sans qu'il y fût pour rien et « par l'opération du Saint-Esprit ». MATTHIEU dit expressément (Chap. I., vers. 19) : « Cependant Joseph, son époux, était pieux et ne voulait pas la perdre de réputation, mais il songeait à la quitter secrètement ; il ne fut apaisé que lorsque « l'ange du Seigneur » lui annonça : « Ce qui a été conçu en elle, l'a été par le Saint-Esprit. » LUCAS est plus explicite (Chap. I, vers. 26-38) ; il nous raconte l'annonciation faite à Marie par l'archange Gabriel « L'esprit saint descendra sur toi et la force du Très Haut te couvrira de son ombre » — à quoi Marie répond : « Voici, je suis la servante du Seigneur, qu'il soit fait selon ce que tu dis ». Ainsi qu'on sait, cette visite de l'ange Gabriel et son Annonciation ont fourni à beaucoup de peintres le sujet d'intéressants tableaux. SVOBODA nous dit : « L'archange parle ici avec une exactitude que la peinture, par bonheur, ne pouvait pas reproduire. Nous avons un cas nouveau d'anoblissement d'un sujet prosaïque tiré de la Bible, par les arts plastiques. Il s'est, d'ailleurs trouvé des peintres dont les toiles ont rendu facile la compréhension des considérations embryologiques de l'archange Gabriel. »

Ainsi que nous l'avons dit, les quatre Évangiles canoniques qui, seuls, ont été reconnus pour authentiques par l'Église chrétienne et qui ont été élevés au rang de fondements de la foi, ont été choisis arbitrairement parmi un nombre beaucoup plus grand d'Évangiles dont les données précises ne se contredisent pas moins entre elles que les légendes des quatre autres. Les Pères de l'Église eux-mêmes

ne comptent pas moins de 40 à 50 de ces Évangiles inauthentiques ou apocryphes ; quelques-uns existent encore en grec et en latin, tels l'Évangile de Jacob, celui de Thomas, de Nicodème, etc. Les récits que font ces Évangiles apocryphes sur la vie de Jésus, en particulier sur sa naissance et sur son enfance, peuvent prétendre tout autant (ou plutôt tout aussi peu) à la véracité historique, que ceux que nous fournissent les quatre Évangiles canoniques, prétendus « authentiques ». Or il se trouve dans un de ces Évangiles apocryphes un récit historique, confirmé d'ailleurs par le *Sepher Toldoth Jeschua* et qui nous donne, probablement, une solution toute naturelle de l'énigme de la conception surnaturelle et de la naissance du Christ. Cet historien raconte, très franchement, en une phrase, l'anecdote singulière qui contient cette solution : « JOSEPHUS PANDERA, chef romain d'une légion calabrienne établie en Judée, séduisit *Mirjam* de Bethléem, une jeune fille hébraïque, et devint le père de Jésus ». D'autres récits du même auteur sur *Mirjam* (le nom hébraïque de *Marie*) rendent bien équivoque la réputation de la « pure reine du Ciel » !

Naturellement ces récits historiques sont soigneusement passés sous silence par les théologiens officiels, car ils s'accorderaient mal avec le mythe traditionnel et lèveraient le voile qui recouvre le secret de ce mythe, d'une façon trop simple et trop naturelle. La recherche objective de la vérité n'en a que d'autant plus le droit et la raison pure le devoir sacré, de faire de ces récits importants un examen critique. Il en résulte qu'ils peuvent, à beaucoup plus juste titre que les autres récits, prétendre à la véracité en ce qui concerne les origines du Christ. Ne pouvant, au nom des principes scientifiques connus, que repousser la conception surnaturelle par l'« ombre protectrice du Très Haut, » comme un pur mythe, il ne reste plus que l'opinion très répandue de la « théologie rationnelle » moderne, à savoir que le charpentier juif, *Joseph*, aurait été le père réel du Christ. Mais cette opinion est expressément contredite par plusieurs passages de

l'Évangile ; le Christ lui-même était persuadé d'être le Fils de Dieu et n'a jamais reconnu son père adoptif, Joseph, comme l'ayant engendré. Quant à Joseph, il songea à quitter sa fiancée Marie lorsqu'il s'aperçut qu'elle était enceinte sans qu'il y fût pour rien. Il ne renonça à ce projet qu'après qu'en rêve un « ange du Seigneur » lui fût apparu et l'eût tranquilisé. Ainsi que Matthieu le fait remarquer expressément (Chap. I, vers. 24,25) l'union sexuelle de Joseph et de Marie eut lieu pour la première fois après que Jésus fut né.

Le récit des Évangiles apocryphes d'après lequel le chef romain PANDERA aurait été le vrai père du Christ, paraît d'autant plus vraisemblable, quand on examine la *personne du Christ* du point de vue strictement *anthropotogique*. On le considère, d'ordinaire, comme un pur juif. Mais précisément les traits de son caractère qui font sa personnalité si haute et si noble et qui impriment son sceau à « sa religion de l'amour », ne sont sûrement *pas sémites* ; ils semblent être bien plutôt les traits distinctifs de la *race arienne*, plus élevée et en particulier de son rameau le plus noble, de *l'hellénisme*. De plus, le nom du véritable père du Christ : « PANDERA », indique indubitablement une origine grecque ; dans le manuscrit, il est même écrit PANDORA. Or PANDORA était, comme on sait, d'après la légende grecque, la première femme née de l'union de Vulcain avec la Terre, dotée par les dieux de tous les charmes, qui épousa Epiméthée et que Dieu le père envoya vers les hommes avec la terrible « boîte de Pandore » où tous les maux étaient contenus, en punition de ce que PROMÉTHÉE, porteur de lumière, avait ravi du ciel le feu divin (la « raison »).

Il est intéressant, d'ailleurs, de comparer la manière différente dont a été conçu et apprécié le roman d'amour de Mirjam, par les quatre grandes nations cultivées et chrétiennes de l'Europe. Conformément aux austères idées morales de la race *germanique*, celle-ci le rejette entièrement ; l'honnête Allemand et le prude Anglais croient plus volontiers l'impossible légende de la conception par le « Saint-Esprit ». Ainsi qu'on

N'est-ce pas le même que dans le manuscrit de la Bible ?

sait, l'austère pruderie de la société distinguée, soigneusement étalée (surtout en Angleterre!) ne correspond aucunement à ce qu'est, en réalité, la moralité au point de vue sexuel, dans le « High life » d'Outre Manche. Les révélations, par exemple, que nous a faites là-dessus, il y a une douzaine d'années, le *Pall Mall Gazette* nous rappellent fort les mœurs de Babylone. *en un roman...*

Les races *romanes* qui se rient de cette pruderie et jugent avec plus de légèreté les rapports sexuels, trouvent ce *roman de Marie* très charmant et le culte spécial, dont jouit justement en France et en Italie « notre chère Madone », se rattache souvent, avec une naïveté remarquable, à cette histoire d'amour. C'est ainsi, par exemple que P. DE REGLA (D^r DES-JARDIN), qui nous a donné (1894) un « *Jésus de Nazareth, du point de vue scientifique, historique et social,* » trouve précisément dans la *naissance illégitime du Christ* un « droit spécial à l'apparence de *sainteté* qui se dégage de sa sublime figure! »

Il m'a semblé nécessaire de mettre ici dans tout leur jour, franchement et dans le sens de la *science historique objective*, cette importante question des origines du Christ, parce que l'église belliqueuse attache elle-même la plus grande importance à cette question et parce qu'elle emploie la croyance au miracle, qu'elle appuie là-dessus, comme l'arme la plus redoutable contre la conception moderne de l'univers. La haute valeur éthique du pur christianisme originel, l'influence anoblissante que cette « religion de l'amour » a exercée sur la civilisation, sont choses indépendantes de ce dogme mythologique; les prétendues *révélations* sur lesquelles s'appuient ces mythes sont inconciliables avec les résultats les plus certains de notre moderne science de la nature.

CHAPITRE XVIII

Notre religion moniste.

ÉTUDES MONISTES SUR LA RELIGION DE LA RAISON ET SON HARMONIE
AVEC LA SCIENCE. — LE TRIPLE IDÉAL DU CULTE : LE VRAI, LE
BEAU, LE BIEN

Celui qui possède la science et l'art
Celui là possède aussi la religion !
Celui qui ne possède pas ces deux biens,
Que celui-là ait la religion.

GOETHE.

Quelle religion je professe ? Aucune d'elles !
Et pourquoi aucune ? — Par religion !

SCHILLER.

Si le monde dure encore un nombre incalculable
d'années, la religion universelle sera le Spinozisme
épuré. La raison laissée à elle-même ne conduit à
rien d'autre et il est impossible qu'elle conduise à
rien d'autre.

SCHEFFER.

SOMMAIRE DU CHAPITRE XVIII

Le monisme, lien entre la religion et la science. — La lutte pour la civilisation. — Rapports de l'Église et de l'État. — Principes de la religion moniste. Son triple idéal du culte : le vrai, le beau et le bien. — Opposition entre la vérité naturelle et la vérité chrétienne. — Harmonie entre l'idée moniste de vertu et l'idée chrétienne. — Opposition entre l'art moniste et l'art chrétien. — Conception moderne enrichie et agrandie de la scène de l'Univers. — Peinture de paysage et amour moderne de la nature. — Beautés de la nature. — Vie présente et vie future. — Églises monistes.

LITTÉRATURE

- D. STRAUSS. — *Der alte und der neue Glaube. Ein Bekenntnis*, 1872, 14^{te} Aufl. 1892.
- C. RADENHAUSEN. — *Zum neuen Glauben. Einleit. und Übersicht zum « Osiris »* (1877).
- ED. HARTMANN. — *Die Selbstersetzung des Christentums und die Religion der Zukunft* (1874).
- J. TOLAND. — *Pantheistikon. Kosmopolis*, 1720.
- P. CARUS AND E. C. HEGELER. — *The open Court, A monthly magazine*. Chicago, vol. I-XIII (1890-1899).
- *The Monist. A quarterly magazine devoted to the philosophy of Science*. Chicago, vol. I-IX.
- MORISON. — *Menschheitsdienst. Versuch einer Zukunftsreligion* (Leipzig, 1890).
- M. J. SAVAGE. — *Die Religion im Lichte der Darwins'chen Lehre*. (trad. all.)
- L. BESSER. — *Die Religion der Naturwissenschaft* (1890.)
- B. BETTER. — *Die moderne Weltanschauung und der Mensch* (1896).
- E. HAECKEL, *Le Monisme, lien entre la religion et la science*, trad. française de V. de Lapouge.

Beaucoup de naturalistes et de philosophes actuels des plus distingués et qui partagent nos idées monistes tiennent la religion en général, pour une chose finie. Ils pensent que la connaissance claire de l'évolution de l'univers, due aux immenses progrès accomplis par le XIX^e siècle, non seulement satisfait entièrement le besoin de causalité qu'éprouve notre *raison*, mais aussi les besoins les plus élevés du sentiment qu'éprouve notre *cœur*. Cette opinion est juste en partie, en ce sens que, dans une conception parfaitement claire et conséquente du monisme, les deux notions de religion et de science se confondent de fait en une seule. D'ailleurs peu de penseurs résolus s'élèvent jusqu'à cette conception, la plus haute et la plus pure, qui fut celle de SPINOZA et de GOETHE; la plupart des savants de notre temps, au contraire, sans parler des masses ignorantes, s'en tiennent à la conviction que la religion constitue un domaine propre de la vie intellectuelle, indépendant de celui de la science, non moins précieux ni indispensable que ce dernier.

Si nous nous plaçons à ce point de vue, nous pourrions trouver une conciliation entre ces deux grands domaines, en apparence séparés, dans la théorie que j'ai exposée en 1892, dans ma conférence d'Altenbourg: « Le monisme, lien entre la religion et la science ». Dans la préface de cette « Profession de foi d'un naturaliste », je me suis exprimé ainsi qu'il suit, sur le double but poursuivi par moi: « Je voudrais d'abord donner une idée de la *conception rationnelle* du monde, qui nous est imposée comme une nécessité logique par

selon
ce qui, sur
l'homme
substantiel
intellectuel
l'un et l'autre

Poste en
tête comme
ed

les récents progrès de la science unitaire de la nature ; elle se trouve, au fond, chez tous les naturalistes indépendants et qui pensent, bien qu'un petit nombre seulement ait le courage ou éprouve le besoin de la confesser. Je voudrais ensuite établir par là un *lien entre la religion et la science* et contribuer ainsi à faire disparaître l'opposition que l'on a établie à tort et sans nécessité ; le besoin moral de notre *sentiment* sera satisfait par le monisme, autant que le besoin logique de causalité de notre *jugement*. »

Le grand effet qu'a produit cette conférence d'Altenbourg montre que, par cette profession de foi moniste, j'ai exprimé celle non seulement de beaucoup de naturalistes, mais encore de beaucoup d'hommes et de femmes instruits, de toutes conditions. J'ai été récompensé non seulement par des centaines de lettres d'approbation, mais encore par le grand succès de presse de cette conférence dont, en six mois, parurent six éditions. Ce succès inattendu a pour moi d'autant plus de valeur que cette profession de foi a été tout d'abord un discours d'occasion, improvisé, que j'ai prononcé sans m'y être préparé, le 9 octobre 1892, à Altenbourg, durant le jubilé d'anniversaire de la « Société des naturalistes » des Osterlandes. Naturellement, la réaction inévitable surgit bientôt d'autre part ; j'ai subi les attaques les plus vives, non seulement de la presse ultramontaine, du *papisme* des défenseurs jurés de la superstition, mais aussi de la part des lutteurs « libéraux » du christianisme évangélique qui prétendent défendre à la fois la vérité scientifique et la croyance épurée. Cependant, durant les sept années qui se sont écoulées depuis, la grande lutte entre la science moderne et le christianisme orthodoxe s'est faite de plus en plus menaçante ; elle est devenue d'autant plus dangereuse pour la première que le second était plus soutenu par la croissante réaction intellectuelle et politique. Cette réaction est déjà si avancée dans certains pays, que la liberté de pensée et de conscience, garantie par la loi, est fort compromise en pratique (ainsi, par exemple, en Bavière actuellement). En

e en Portugal.

somme, le grand combat intellectuel, que J. DRAPER a si excellemment dépeint dans son *Histoire des conflits entre la religion et la science*, a atteint aujourd'hui une ardeur et une importance qu'il n'avait jamais eues jusqu'ici; aussi l'appelle-t-on avec raison, depuis vingt-sept ans, la *Lutte pour la civilisation*.

La lutte pour la civilisation. — La célèbre *encyclique* suivie du *syllabus* que le belliqueux pape Pie IX avait lancée en 1864, dans le monde entier, déclarait la guerre, sur tous les points essentiels, à la science moderne; elle exigeait la soumission aveugle de la raison aux dogmes de l'« infail-
ble représentant du Christ ». Ce brutal attentat contre les biens suprêmes de l'humanité civilisée était si monstrueux et si inouï que beaucoup de natures molles et indolentes, elles-mêmes, furent tirées du sommeil de leur foi. Jointe à la déclaration *d'infailibilité* du pape, qui la suivit en 1870, l'encyclique provoqua une immense excitation et un mouvement de défense énergique, qui rendirent légitimes les plus belles espérances. Dans l'empire allemand, de formation récente, qui, dans les guerres de 1866 et 1871, avait acquis son indispensable unité nationale au prix de lourds sacrifices, les attentats imprudents du papisme eurent des suites particulièrement pénibles; car, d'une part, l'Allemagne est le berceau de la Réforme et de l'affranchissement de l'esprit moderne, d'autre part, malheureusement, elle possède, parmi ses 18 millions de catholiques, une puissante armée de croyants belliqueux qui l'emportent sur tous les autres peuples civilisés en fait d'obéissance aveugle aux ordres de son pasteur suprême (1). Les dangers qui résultaient de là furent bien vus du grand homme d'Etat au regard pénétrant, qui a résolu « l'énigme politique » de la dissension nationale allemande et qui, par une diplomatie remarquable, nous a con-

(1) Le Christ dit à Pierre : « fais paître mes brebis ! » Les successeurs de Pierre ont traduit « fais paître » par « tonds ».

*(Bismarck) Mais
non, c'est la même chose. Oyez vos propres
peignes!*

duits au but désiré de l'unité et de la puissance nationales. Le prince de BISMARCK commença, en 1872, cette mémorable *lutte pour la civilisation*, suscitée par le Vatican, conduite avec autant d'intelligence que d'énergie par le remarquable ministre des cultes FALK, au moyen des « ordonnances de mai » (1873). La lutte, malheureusement, dut être abandonnée six ans après. Quoique notre grand homme d'Etat fût un remarquable connaisseur de la nature humaine et un habile politicien pratique, il avait cependant estimé trop bas la puissance de trois redoutables obstacles : premièrement, la ruse sans égale et la perfidie sans scrupule de la curie romaine ; secondement l'incapacité de penser et la crédulité de la masse catholique ignorante, conditions bien faites pour s'adapter à la première et sur lesquelles celle-ci s'appuyait ; enfin, troisièmement, la force d'inertie, de persévérance dans la déraison, simplement parce que cette déraison est là. C'est pourquoi dès 1878, après que le pape Léon XIII, plus avisé, eût inauguré son règne, la dure « visite à Canossa » dut recommencer. La puissance du Vatican, récemment accrue, augmenta dès lors rapidement, d'une part grâce aux manœuvres sans scrupule, aux artifices de serpent de la politique d'anguille, d'autre part grâce à la politique religieuse erronée du gouvernement allemand et à la merveilleuse incapacité politique du peuple allemand. Ainsi, à la fin du XIX^e siècle, il nous faut assister au honteux spectacle qui nous montre que « l'atout est le centre du Reichstag » et que les destinées de notre patrie humiliée sont dirigées par un parti papiste qui ne représente pas encore le tiers de la population totale.

Lorsque commença, en 1872, la lutte pour la civilisation, elle fut saluée, à juste titre, par tous les hommes pensants avec indépendance, comme une reproduction politique de la Réforme, comme une tentative énergique pour délivrer la civilisation moderne du joug de la tyrannie intellectuelle papiste ; la presse libérale tout entière célébrait dans le Prince de Bismarck le « Luther politique », le puissant héros

qui avait conquis non seulement l'unité nationale, mais encore l'affranchissement intellectuel de l'Allemagne. Dix ans plus tard, après la victoire du papisme, la même « presse libérale » affirmait le contraire et déclarait la lutte pour la civilisation, une grande faute; c'est ce qu'elle fait encore aujourd'hui. Ce fait prouve simplement combien la mémoire de nos journalistes est courte, combien est défectueuse leur connaissance de l'histoire et combien imparfaite leur éducation philosophique. Le prétendu « Traité de paix entre l'Église et l'État » n'est toujours qu'un armistice. Le papisme moderne, fidèle aux principes absolutistes suivis depuis 1600 ans, peut et doit vouloir exercer l'aristocratie universelle sur les âmes crédules; il doit exiger l'absolue soumission de l'État qui représente les droits de la raison et de la science. La paix réelle ne pourra s'établir que lorsqu'un des deux combattants, vaincu, gisera sur le sol. Ou bien la victoire sera à « l'Église qui seule sauve », et alors ç'en sera fait définitivement de la « Science libre et de l'enseignement libre », les Universités se transformeront en cloîtres, les gymnases en cloîtres. Ou bien la victoire sera à l'État moderne appuyé sur la raison et alors le xx^e siècle verra se développer la culture moderne, la liberté et le bien-être dans une bien plus large mesure encore que ce ne fut le cas au xix^e siècle (cf. plus haut, ED. HARTMANN).

Pour hâter, précisément, la réalisation de ce but, il nous semble importer surtout, non seulement que les sciences naturelles modernes détruisent le faux édifice de la superstition et déblaiant le chemin de ses viles décombres, mais encore qu'elles édifient, sur le terrain libre, un nouvel édifice habitable pour l'âme humaine, un palais de la raison dans lequel, au sein de notre conception moniste nouvellement conquise, nous adorerons pieusement la vraie Trinité du xix^e siècle, la *Trinité du Vrai, du Beau et du Bien*. Pour rendre palpable le culte de ce triple idéal divin, il nous paraît avant tout nécessaire de régler nos comptes avec les formes régnantes du Christianisme et d'envisager les changements

au total
à part
mémoriser

Le point
comme
Trinité
d'aujourd'hui

qu'il faudrait effectuer en les remplaçant par le culte nouveau. Car le Christianisme possède (dans sa forme pure, originelle) malgré toutes ses lacunes et toutes ses erreurs, une si haute valeur morale, il est surtout mêlé si étroitement depuis quinze cents ans, à toutes les institutions politiques et sociales de notre vie civilisée, — qu'en fondant notre religion moniste nous devons nous appuyer autant que possible sur les institutions existantes. Nous ne voulons pas de *Révolution* brutale, mais une *Réforme* raisonnable de notre vie intellectuelle et religieuse. Et de même qu'il y a deux mille ans la poésie classique des anciens Hellènes incarnait, sous la forme des dieux, la vertu idéale, de même nous pouvons prêter à notre triple idéal de la raison, la forme de sublimes déesses; nous allons examiner ce que deviennent, dans notre monisme, les trois déesses de la *Vérité*, de la *Beauté* et de la *Vertu*; et nous examinerons, en outre, leurs rapports avec les dieux correspondants du Christianisme, qu'elles sont destinées à remplacer.

1. L'Idéal de la Vérité. — Les considérations précédentes nous ont convaincus que la Vérité pure ne se peut trouver que dans le temple de la *connaissance de la Nature* et que les seules routes qui puissent servir à nous y conduire sont l'« observation et la réflexion », l'étude empirique des faits et la connaissance, conforme à la raison, de leurs causes efficientes. C'est ainsi que nous arriverons, au moyen de la *raison pure*, à la science véritable, trésor le plus précieux de l'humanité civilisée. Par contre, et pour les raisons importantes exposées au chapitre XVI, nous devons écarter toute prétendue *révélation*, toute croyance fantaisiste qui affirme connaître, par des procédés surnaturels, des vérités que notre raison ne suffit pas à découvrir. Et comme tout l'édifice des croyances de la religion judéo-chrétienne, ainsi que de l'islamisme et du bouddhisme, repose sur de pareilles révélations prétendues, — comme, en outre, ces produits de la fantaisie mystique sont en contradiction directe avec la connaissance

empirique et claire de la Nature, — il est donc certain que nous ne pouvons trouver la vérité qu'au moyen de la raison travaillant à construire la véritable science, non au moyen de l'imagination fantaisiste aidée de la croyance mystique. Sous ce rapport, il est absolument certain que la conception chrétienne doit être remplacée par la philosophie moniste. La déesse de la Vérité habite le temple de la Nature, les vertes forêts, la mer bleue, les monts couverts de neige; — elle n'habite pas les sombres galeries des cloîtres, ni les étroits rachsots des écoles de convicts, ni les Églises chrétiennes, parfumées d'encens. Les chemins par lesquels nous nous rapprocherons de cette sublime déesse de la Vérité et de la Science, sont l'étude, faite avec amour, de la nature et de ses lois, l'observation du monde infiniment grand des étoiles au moyen du télescope, du monde cellulaire infiniment petit, au moyen du microscope; mais ce n'est ni par d'ineptes exercices de piété ou prières murmurées sans penser, ni par les deniers de Saint-Pierre ou les pénitences en vue d'obtenir des indulgences. Les dons précieux dont nous favorise la déesse de la Vérité sont les splendides fruits de l'arbre de la connaissance et le gain inappréciable d'une claire conception unitaire de l'Univers, — mais ce n'est ni la croyance au « miracle » surnaturel, ni le songe creux d'une « vie éternelle ».

II. L'Idéal de la Vertu. — Il n'en va pas, pour le divin idéal du Bien éternel, de même que pour celui du Vrai éternel. Tandis que, lorsqu'il s'agit de connaître la vérité, il faut exclure complètement la révélation que nous propose l'Église et interroger la seule étude de la nature, la notion du Bien, au contraire, ce que nous appelons vertu, coïncide, dans notre religion moniste, presque entièrement avec la vertu chrétienne; il ne s'agit, naturellement, que du christianisme originel, le pur Christianisme des trois premiers siècles dont la théorie de la vertu est exposée dans les évangiles et les lettres de Paul; il ne s'agit pas, naturellement, de la caricature de

cette pure doctrine, faite au Vatican, et qui a dirigé la civilisation européenne pour son plus grand dommage, pendant douze siècles. La meilleure partie de la morale chrétienne, celle à laquelle nous nous en tenons, consiste dans les préceptes d'humanité, d'amour et d'endurance, de compassion et de fraternité. Seulement ces nobles commandements, qu'on réunit d'ordinaire sous le nom de « morale chrétienne » (au meilleur sens) ne sont pas une invention nouvelle du Christianisme, mais ont été empruntés par lui à des formes de religion plus anciennes. De fait, la *Règle d'or*, qui résume ces commandements en une seule proposition, est antérieure de plusieurs siècles au Christianisme. Dans la pratique de la vie, d'ailleurs, cette loi morale naturelle a été aussi souvent suivie par des athées et des hérétiques qu'elle a été laissée de côté par de pieux croyants chrétiens. Au surplus, la doctrine de la vertu chrétienne a commis une grande faute en ne faisant un commandement que de l'*altruisme* seul et en rejetant l'*égoïsme*. Notre *éthique moniste* accorde à tous deux la même valeur et fait consister la vertu parfaite dans un juste équilibre entre l'amour du prochain et l'amour de soi (Cf. chap. XIX : la loi fondamentale éthique).

III. L'Idéal de la Beauté. — C'est sur le domaine du Beau que notre monisme offre la plus grande contradiction avec le Christianisme. Le christianisme pur, originel, prêchait le néant de la vie terrestre et ne la considérait que comme une préparation à la vie éternelle dans l'*Au delà*. Il s'ensuit immédiatement que tout ce que nous offre la vie humaine dans le *présent*, tout ce qu'il peut y avoir de beau dans l'art et dans la science, dans la vie publique ou la vie privée, n'a aucune valeur. Le vrai chrétien doit s'en détourner et ne penser qu'à se préparer convenablement à la vie future. Le mépris de la nature, l'éloignement pour tous ses charmes inépuisables, l'abstention de toute forme d'art : ce sont là les purs devoirs chrétiens; le meilleur moyen de remplir ces devoirs, pour l'homme, c'est de se séparer de ses semblables, de se mortifier.

fier et de ne s'occuper, dans les cloîtres ou les ermitages, exclusivement qu'à « adorer Dieu ».

L'histoire de la civilisation nous apprend, il est vrai que cette morale chrétienne ascétique, qui insultait à la nature, eut pour conséquence naturelle de produire le contraire. Les cloîtres, asiles de la chasteté et de la discipline, devinrent bientôt les repaires des pires orgies, les rapports sexuels des moines et des nonnes donnèrent matière à quantité de romans, que la littérature de la Renaissance a reproduits avec une vérité conforme à la nature. Le culte de la « Beauté », tel qu'on le pratiquait alors, était en contradiction absolue avec le « renoncement au monde » tel qu'on le prêchait et on en peut dire autant du luxe et de la richesse, qui prirent bientôt une telle extension dans la vie privée dissolue du haut clergé catholique et dans la décoration artistique des églises et des cloîtres chrétiens.

L'art chrétien. — On nous objectera que notre opinion se trouve réfutée par le déploiement de beauté de l'art chrétien qui a produit, à la belle époque du moyen âge, des œuvres impérissables. Les splendides cathédrales gothiques, les basiliques byzantines, les centaines de chapelles somptueuses, les milliers de statues de marbre des saints et des martyrs chrétiens, les millions de beaux portraits de saints, les peintures du Christ et de la Madone jaillies d'un sentiment profond, tout cela témoigne d'un épanouissement de l'art au moyen âge qui, en son genre, est unique. Tous ces splendides monuments des arts plastiques, de même que ceux de la poésie, conservent leur haute valeur esthétique, quelque jugement que nous portions sur le mélange de « Vérité et Poésie » qu'ils nous présentent. Mais qu'est-ce que tout cela a à voir avec la pure doctrine chrétienne ? avec cette religion de renoncement, qui se détournait de toute splendeur terrestre, de toute beauté matérielle et de toute forme d'art, qui faisait peu de cas de la vie de famille et de l'amour, qui prêchait exclusivement le souci des biens immatériels de

la « vie éternelle »? La notion de l'« art chrétien » est, à proprement parler, une contradiction en soi, une *contradictio in adiecto*. Les riches princes de l'Eglise qui cultivaient cet art poursuivaient par là, il est vrai, des buts tout autres et les atteignaient d'ailleurs pleinement. En dirigeant tout l'intérêt et tout l'effort de l'esprit humain vers l'Eglise chrétienne et son art propre, on le détournait de la *nature* et de la connaissance des trésors qu'elle recelait et qui auraient pu conduire à une science indépendante. En outre, le spectacle quotidien des images de saints, abondamment exposées partout, des scènes tirées de l'histoire sainte, rappelaient sans cesse aux chrétiens croyants le riche trésor de légendes que la fantaisie de l'Eglise avait accumulées. Ces légendes étaient données pour des récits véridiques, les histoires miraculeuses pour des événements réels et les uns comme les autres étaient crus. Il est incontestable que, sous ce rapport, l'art chrétien a exercé une influence inouïe sur la culture en général et sur la croyance, en particulier, pour la fortifier, influence qui, dans tout le monde civilisé, s'est fait sentir jusqu'à ce jour.

Art moniste. — L'antipode de cet art chrétien prédominant, c'est la nouvelle forme plastique qui n'a commencé à se développer qu'en notre siècle, corrélativement à la *science de la nature*. La surprenante extension de notre connaissance de l'Univers, la découverte d'innombrables et belles formes de vie qui s'en est suivie, ont fait naître, à notre époque, un goût esthétique tout autre et imprimé en même temps aux arts plastiques une direction toute nouvelle. De nombreux voyages scientifiques, de grandes expéditions à la recherche de pays et de mers inconnus, ont mis au jour, déjà au siècle dernier mais bien plus encore en celui-ci, une profusion insoupçonnée de formes organiques nouvelles. Le nombre des espèces animales et végétales s'est bientôt accru à l'infini et parmi ces espèces (surtout dans les groupes inférieurs, dont l'étude a d'abord été négligée), il s'est trouvé des milliers de formes belles et intéressantes, des motifs tout

nouveaux pour la peinture et la sculpture, pour l'architecture et les arts industriels. Un nouveau monde, dans cet ordre d'idées, nous a surtout été ouvert par l'extension de l'étude *microscopique*, dans la seconde moitié du siècle, et en particulier par la découverte des fabuleux habitants des *profondeurs de la mer*, sur lesquels la lumière ne s'est faite qu'à la suite de la célèbre expédition Challenger (1872-1876) (1). Des milliers d'élégantes radiolaires et de Thalamophores, de Méduses et de Coraux superbes, de Mollusques et de Crustacés singuliers, nous ont révélé tout d'un coup une profusion insoupçonnée de formes cachées, dont la diversité et la beauté caractéristiques dépassent infiniment tous les produits artistiques engendrés par la fantaisie humaine. Rien que dans les cinquante gros volumes qui constituent l'œuvre de la mission Challenger, nous trouvons sur trois mille planches des reproductions d'une masse de ces jolies formes ; mais, d'ailleurs, dans beaucoup d'autres ouvrages de luxe qui, depuis quelques dizaines d'années, sont venues enrichir la littérature botanique et zoologique, toujours grandissante, on trouve ces formes charmantes reproduites par millions. J'ai récemment essayé, dans mes *Formes artistiques de la Nature* (1899), de faire connaître au grand public un choix de ces formes charmantes. D'ailleurs, il n'est pas besoin de voyages lointains ni d'œuvres coûteuses pour révéler à tous les splendeurs de ce monde. Il suffit d'avoir les yeux ouverts et les sens exercés. La nature qui nous environne nous présente partout une profusion surabondante de beaux et intéressants objets de toutes sortes. Dans chaque mousse ou chaque brin d'herbe, dans un hanneton ou un papillon, un examen minutieux nous fera découvrir des beautés devant lesquelles, d'ordinaire, l'homme passe sans prendre garde. Et si nous les observons avec une loupe, au faible grossissement, ou mieux encore, si nous employons le grossissement plus fort d'un bon microscope, nous découvrirons plus complètement encore, partout dans la nature,

(1) Cf. E. HAECKEL *Das Challenger Werk* (*Deutsche Rundschau*, Feb. 1896.)

inorganique, **un** monde nouveau plein de beautés inépuisables.

Mais notre XIX^e siècle est le premier à nous avoir ouvert les yeux, non seulement à cette considération esthétique des infiniment petits, mais encore à celle des infiniment grands de la nature. Au commencement du siècle, c'était encore une opinion répandue que les hauts sommets, grandioses sans doute, n'en étaient pas moins repoussants par l'effroi qu'ils causaient et que la mer, superbe sans doute, n'en était pas moins terrible. Aujourd'hui, à la fin du même siècle, la plupart des gens instruits (et surtout les habitants des grandes villes) sont heureux de pouvoir, chaque année, jouir pendant quelques semaines des beautés des Alpes et de l'éclat cristallique des glaciers, ou de pouvoir admirer la majesté de la mer bleue, du bord de ses côtes charmantes. Toutes ces sources de jouissances les plus nobles, tirées de la nature, ne nous ont été révélées dans toute leur splendeur et rendues compréhensibles que tout récemment et les progrès surprenants de la facilité et de la rapidité des communications ont mis à même de les connaître, ceux dont les moyens pécuniaires sont le plus restreints. Tous ces progrès dans la jouissance esthétique tirée de la nature — et en même temps dans la compréhension scientifique de cette nature — sont autant de progrès dans la culture intellectuelle supérieure de l'humanité et par suite dans notre religion moniste.

Peinture de paysage et œuvres illustrées. — Le contraste qui existe entre notre siècle *naturaliste* et les précédents, *anthropistiques*, s'exprime surtout par la différence dans l'appréciation et l'extension que les divers objets de la nature ont trouvés autrefois et aujourd'hui. Un vif intérêt pour les représentations figurées de ces objets s'est éveillé de nos jours, intérêt qu'on ne connaissait pas auparavant; il est favorisé par les étonnants progrès de la technique et du commerce qui lui permettent de se répandre dans tous les milieux. De nombreuses revues illustrées propagent, en même temps

que la culture générale, le sens de la beauté infinie de la nature. C'est surtout la *peinture de paysage* qui a pris, à ce point de vue, une importance insoupçonnée jusqu'ici. Déjà dans la première moitié du siècle, un de nos naturalistes les plus éminents et les plus cultivés, A. DE HUMBOLDT avait fait remarquer que le développement de la peinture de paysage, à notre époque, n'était pas seulement un « stimulant à l'étude de la nature » ou une représentation géographique de haute importance, mais encore qu'il avait une haute valeur, à un autre point de vue et en tant qu'instrument de culture intellectuelle. Depuis, le goût pour cette forme de peinture s'est encore considérablement accru. On devrait s'appliquer, dans chaque école, à donner de bonne heure aux enfants le goût du *paysage* et de l'art auquel nous devons que, par le dessin et l'aquarelle, les paysages se gravent dans notre mémoire.

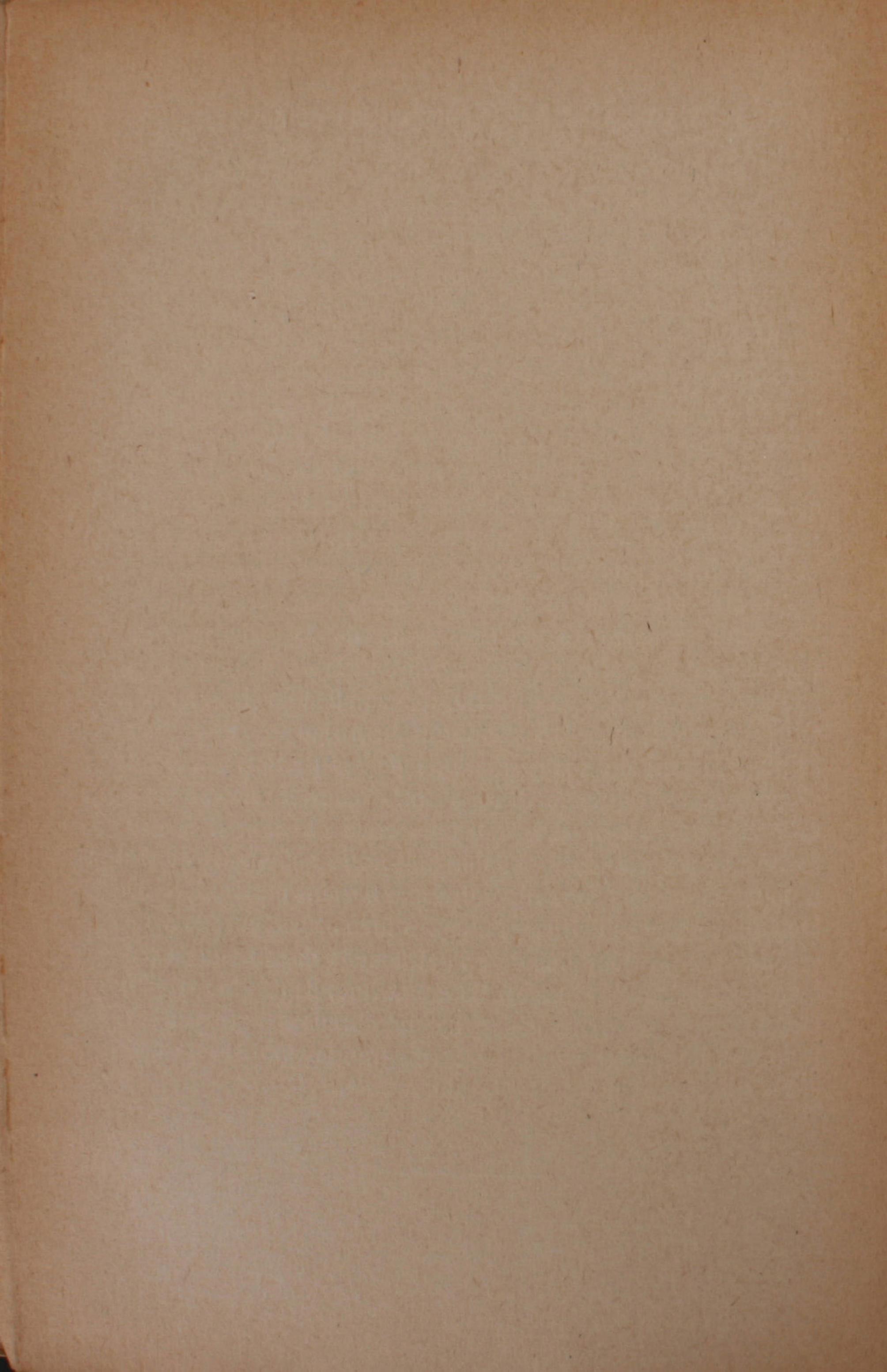
Amour moderne de la nature. — L'infinie richesse de la nature en choses belles et sublimes réserve à tout homme ayant les yeux ouverts et doué du sens esthétique une source inépuisable de jouissances des plus rares. Si précieuse et agréable que soit la puissance immédiate de chacune en particulier, leur valeur s'accroît pourtant lorsqu'on reconnaît leur sens et leurs *rappports* avec le reste de la nature. Quand A. DE HUMBOLDT, dans son grandiose *Cosmos* donnait, il y a cinquante ans, un « projet de description physique de l'Univers », lorsqu'il alliait si heureusement, dans ses *Vues sur la nature* qui restent un modèle, les considérations esthétiques aux scientifiques, il insistait avec raison sur le rapport étroit qui unit le goût épuré de la nature au « fondement scientifique des lois cosmiques » et il faisait remarquer combien tous deux réunis contribuent à élever l'être humain à un plus haut degré de perfection. L'étonnement mêlé de stupeur avec lequel nous considérons le ciel étoilé et la vie microscopique dans une goutte d'eau, la crainte qui nous saisit lorsque nous étudions les effets merveilleux de l'énergie dans la matière en mouvement, le respect que nous inspire la valeur

universelle de la loi de substance — tout cela constitue autant d'éléments de notre *vie de l'âme* qui sont compris sous le nom de *religion naturelle*.

Vie présente et vie future. — Les progrès auxquels nous venons de faire allusion, accomplis de notre temps dans la connaissance du vrai et l'amour du beau, constituent, d'une part, le contenu essentiel et précieux de notre religion moniste et, de l'autre, prennent une position hostile vis-à-vis du christianisme. Car l'esprit humain vit, dans le premier cas, dans la *vie présente* et connue, dans le second, dans une *vie future* inconnue. Notre monisme nous enseigne que nous sommes des enfants de la terre, des mortels qui n'auront que pendant une, deux, au plus trois « générations », le bonheur de jouir en cette vie des splendeurs de notre planète, de contempler l'inépuisable richesse de ses beautés et de reconnaître le jeu merveilleux de ses forces. Le christianisme, au contraire, nous enseigne que la terre est une sombre vallée de larmes dans laquelle nous n'avons que peu de temps à passer, pour nous y macérer et torturer, afin de jouir ensuite dans l'« au delà », d'une vie éternelle pleine de délices. Où se trouve cet « au delà » et en quoi consistera la splendeur de cette vie éternelle, voilà ce qu'aucune « révélation » ne nous a dit encore. Tant que le « ciel » était pour l'homme une voûte bleue, étendue au dessus du disque terrestre et éclairée par la lumière étincelante de plusieurs milliers d'étoiles, la fantaisie humaine pouvait à la rigueur se représenter là-haut, dans cette salle céleste, le repas ambrosique des dieux olympiens, ou la table joyeuse des habitants du Walhalla. Mais à présent, toutes ces divinités et les « âmes immortelles » attablées avec elles, se trouvent dans le cas manifeste de *manque de logement*, décrit par D. STRAUSS ; car nous savons aujourd'hui, grâce à l'*astrophysique*, que l'espace infini est rempli d'un éther irrespirable et que des millions de corps célestes s'y meuvent, conformément à des « lois » d'airain, éternelles, sans trêve et en tous sens, soumis tous

à l'éternel grand rythme de l'« apparition et de la disparition ».

Eglises monistes. — Les lieux de recueillement, dans lesquels l'homme satisfait son besoin religieux et rend hommage aux objets de son culte, sont considérés par lui comme ses « Eglises » sacrées. Les pagodes de l'Asie bouddhiste, les temples grecs de l'antiquité classique, les synagogues de la Palestine, les mosquées d'Egypte, les cathédrales catholiques du sud de l'Europe et les tempies protestants du Nord — toutes ces « maisons de Dieu » doivent servir à élever l'homme au dessus des misères et de la prose de la vie réelle quotidienne ; elles doivent le transporter dans la sainteté et la poésie d'un monde idéal supérieur. Elles remplissent ce but de mille manières différentes, correspondantes aux diverses formes du culte et aux différences entre les époques. L'homme moderne, « en possession de la science et de l'art » — et par suite, en même temps de la « religion » — n'a besoin d'aucune Eglise spéciale, d'aucun lieu étroit et fermé. Car partout où, dans la libre nature, il dirige ses regards sur l'Univers infini ou sur quelque'une de ses parties, partout il observe sans doute la dure « lutte pour la vie », mais à côté aussi le « vrai », le « beau » et le « bien » ; il trouve partout son *Eglise* dans la splendide *nature* elle-même. Mais il faut en outre, pour répondre aux besoins particuliers de bien des hommes, de beaux temples bien ornés, ou des Eglises, ou quelque lieu clos de recueillement dans lesquels ces hommes puissent se retirer. De même que, depuis le xvi^e siècle, le papisme a dû céder de nombreuses Eglises à la Réforme, de même, au xx^e siècle, un grand nombre passeront aux « libres communautés » du *monisme*.



CHAPITRE XIX

Notre morale moniste

ÉTUDES MONISTES SUR LA LOI FONDAMENTALE ÉTHIQUE. — EQUILIBRE ENTRE L'AMOUR DE SOI ET L'AMOUR DU PROCHAIN. — EGALE LÉGITIMITÉ DE L'ÉGOÏSME ET DE L'ALTRUISME. — FAUTE DE LA MORALE CHRÉTIENNE. — ETAT, ÉCOLE ET ÉGLISE.

La morale individuelle, familiale et sociale, se peut voir subvenir cum à prolongement de la vie, l'aboutissant à l'harmonie entre l'existence et la fin de celle par son développement à l'homme. Chaque à son existence est morte, cum en un à la vie.

« Aucun arbre ne tombe du premier coup. Le coup que je porte d'ailleurs ici à une très vieille habitude de penser, est loin d'être le premier : jamais il ne pourra me venir à l'esprit de le considérer comme le dernier et de penser que je pourrai voir l'arbre abattu. Si je pouvais parvenir à imprimer la même direction à d'autres branches et à de plus importantes, mon souhait le plus hardi serait réalisé. Je ne doute pas un seul instant qu'un jour l'arbre ne tombe et que la morale ne trouve dans l'unification de la nature humaine un abri plus sûr que celui qui lui a été offert jusqu'ici par la conception d'une double astuce. »

CARREZ (1891).

SOMMAIRE DU CHAPITRE XIX

Ethique moniste et éthique dualiste. — Contradiction entre la raison pure et la raison pratique de Kant. — Son impératif catégorique. — Les Néokantiens. — Herbert Spencer. — Egoïsme et altruisme (amour de soi et amour du prochain). Equivalence entre ces deux penchants de la nature. — La loi fondamentale éthique: la règle d'or. — Son ancienneté. — Morale chrétienne. — Mépris de l'individu, du corps, de la nature, de la civilisation, de la famille, de la femme. — Morale papiste. — Suites immorales du célibat. — Nécessité de l'abolition du célibat, de la confession auriculaire et du trafic des indulgences. — Etat et Eglise. — La religion est une chose privée. — Eglise et école. — Etat et école. — Nécessité de la réforme scolaire.

LITTÉRATURE

- H. SPENCER — *Principes de Sociologie et de Morale*. (Trad. franç.).
LESTER F. WARD. — *Dynamic Sociology, or applied social science* (2 vol. New-York 1883).
B. CARNERI. — *Der moderne Mensch. Versuche einer Lebensführung* (Bonn, 1891.) — *Sittlichkeit und Darwinismus. Drei Bücher Ethik* (Wien 1871). — *Grundlegung der Ethik* (Wien 1881). — *Entwicklung und Glückseligkeit* (Stuttgart, 1886.)
B. VETTER. — *Die moderne Weltanschauung und der Mensch* (6 Vorträge) 2te Aufl. 1896.
H. E. ZIEGLER. — *Die Naturwissenschaft und die Socialdemokratische Theorie* (1894).
OTTO AMMON. — *Die Gesellschaftsordnung und ihre natürlichen Grundlagen. Entwurf einer Social Anthropologie* (1895).
P. LILIENFED. — *Socialwissenschaft der Zukunft*. 5 theile (1873).
E. GROSSE. — *Die Formen der Familie und die Formen der Wirthschaft* (1896).
F. HANSPAU. — *Die Seelentheorie und die Gesetze des natürlichen Egoismus und der Anpassung* (1889).
MAX NORDAU. — *Les mensonges conventionnels de l'humanité civilisée*. (Trad. franç.)

La vie pratique impose à l'homme une série d'obligations morales. précises, qui ne peuvent être bien remplies et conformément à la nature, que lorsqu'elles s'harmonisent avec la conception rationnelle que l'homme se fait de l'Univers. Il suit de ce principe fondamental de notre philosophe moniste, que notre *morale* doit se trouver d'accord, au point de vue de la raison, avec la conception unitaire du « Cosmos » que nous avons acquise par la connaissance progressive des lois de la nature. L'univers infini ne constituant pour notre Monisme qu'un seul grand Tout, la vie intellectuelle et morale de l'homme ne forme qu'une partie de ce *Cosmos* et le règlement conforme à la nature que nous lui appliquerons ne pourra être qu'unitaire. *Il n'y a pas deux mondes distincts et séparés : l'un physique, matériel et l'autre moral, immatériel.*

La plupart des philosophes et des théologiens, aujourd'hui encore, sont d'un tout autre avis ; ils affirment avec KANT que le monde moral est complètement indépendant du monde physique et soumis à de tout autres lois ; par suite, la *conscience morale de l'homme*, en tant que base de la vie morale, serait complètement indépendante de la *connaissance scientifique de l'Univers* et devrait, au contraire, s'appuyer sur les croyances religieuses. La connaissance du monde moral doit donc s'effectuer par la *raison pratique*, laquelle croira, tandis que la connaissance de la Nature ou du monde physique s'effectuera par la *raison théorique pure*.

Cet indéniable *dualisme*, dont il eut d'ailleurs conscience,

fut la plus grande et la plus grave faute de KANT; elle a eu, à l'infini, des suites fâcheuses, suites dont nous nous ressentons encore aujourd'hui. Tout d'abord, le *Kant critique* avait édifié le grandiose et merveilleux palais de la raison pure et montré d'une façon lumineuse que les trois grands dogmes centraux de la *Métaphysique*, le dieu personnel, le libre arbitre et l'âme immortelle n'y pouvaient trouver place nulle part et même qu'on ne pouvait pas trouver de preuve rationnelle de leur réalité. Mais, plus tard, le *Kant dogmatique* construisit, à côté de ce palais de cristal réel de la raison pure, le château de cartes idéal de la raison pratique, brillant d'un éclat trompeur, dans lequel on fit trois nefs imposantes pour abriter ces trois puissantes déesses mystiques. Après avoir été chassées par la grande porte, par la science rationnelle, elles sont revenues par la petite porte, introduites par la croyance antirationnelle.

KANT couronna la coupole de sa grande cathédrale de foi par une étrange idole, le célèbre *impératif catégorique*; par là, l'obligation de la loi morale en général est *absolument inconditionnée*, indépendante de toute considération de réalité ou de possibilité; elle s'énonce ainsi: « Agis toujours de telle sorte que la maxime de ta conduite (ou le principe subjectif de ta volonté) puisse être érigée en principe d'une législation universelle ». Tout homme normal devrait, par suite, avoir le même sentiment du devoir qu'un autre. L'anthropologie moderne a cruellement dissipé ce beau rêve; elle a montré que, parmi les peuples primitifs, les devoirs étaient encore bien plus différents que parmi les peuples civilisés. Toutes les mœurs, tous les usages que nous considérons comme des fautes répréhensibles ou comme des crimes épouvantables (le vol, la fraude, le meurtre, l'adultère, etc.) passent chez d'autres peuples, dans certaines circonstances, pour des vertus ou même pour des devoirs.

Quoique la contradiction manifeste des deux « Raisons » de KANT, l'antagonisme radical entre la raison pure et la raison pratique ait été reconnue et réfutée dès le commencement

du siècle elle a prévalu jusqu'à ce jour dans de nombreux milieux. L'école moderne des *Néokantiens* prêche, aujourd'hui encore, le « retour à Kant » avec insistance, précisément à cause de ce dualisme bienvenu, et l'Eglise militante la soutient chaleureusement sur ce point, parce que cela concorde très bien avec sa propre foi mystique. Une importante défaite n'a commencé pour celle-ci qu'en la seconde moitié du XIX^e siècle, préparée par la science moderne de la nature ; les prémisses de la doctrine de la raison pratique ont été, par suite, renversées. La cosmologie moniste a démontré, s'appuyant sur la loi de substance, qu'il n'y a pas de « Dieu personnel » ; la psychologie comparée et génétique a montré qu'une « âme immortelle » ne peut pas exister et la physiologie moniste a prouvé que l'hypothèse du « libre arbitre » repose sur une illusion. Enfin la théorie de l'évolution nous a fait voir que les « éternelles lois d'airain de la nature » qui régissent le monde inorganique, valent encore dans le monde organique et dans le monde moral.

Notre moderne connaissance de la Nature, cependant, n'agit pas seulement sur la philosophie et la morale d'une manière négative, en détruisant le dualisme kantien, elle agit aussi en un sens positif, mettant à sa place le nouvel édifice du *Morisme éthique*. Elle montre que le sentiment du devoir chez l'homme, ne repose pas sur un « impératif catégorique » illusoire, mais sur le terrain réel des instincts sociaux, que nous trouvons chez tous les animaux supérieurs vivant en sociétés. Elle reconnaît comme but suprême de la morale d'établir une saine harmonie entre l'égoïsme et l'altruisme, entre l'amour de soi et l'amour du prochain. C'est avant tout au grand philosophe anglais, SPENCER, que nous devons l'établissement de cette morale éthique, par la doctrine de l'évolution.

Egoïsme et altruisme. — L'homme fait partie du groupe des *vertébrés sociables* et il a, par suite, comme tous les animaux sociables, deux sortes de devoirs différents : première-

rement envers lui-même et secondement envers la société à laquelle il appartient. Les premiers sont les commandements de l'amour de soi (égoïsme) les seconds ceux de l'amour du prochain (altruisme). Ces deux sortes de commandements naturels sont également légitimes, également normaux et également indispensables. Si l'homme veut vivre dans une société ordonnée et s'y bien trouver, il ne doit pas seulement rechercher son propre bonheur, mais aussi celui de la communauté à laquelle il appartient et celui de ses « prochains », lesquels constituent cette association sociale. Il doit reconnaître que leur prospérité fait la sienne et leurs souffrances les siennes. Cette loi sociale fondamentale est si simple et d'une nécessité si bien imposée par la nature, qu'il est difficile de comprendre qu'on la puisse contredire, théoriquement et pratiquement; et cependant, cela se produit aujourd'hui encore, ainsi que depuis des années cela s'est produit.

Equivalence de l'égoïsme et de l'altruisme. — L'égale légitimité de ces deux penchants de la nature, l'égale valeur morale de l'amour de soi et de l'amour du prochain, est le principe fondamental le plus important de notre morale. Le but suprême de toute morale rationnelle est, par suite, très simple : c'est d'établir un « équilibre conforme à la nature entre l'égoïsme et l'altruisme, entre l'amour de soi et l'amour du prochain. » La règle d'or de la loi morale nous dit : « Fais aux autres ce que tu veux qu'ils te fassent ». De ce commandement suprême du Christianisme s'ensuit de soi-même que nous avons des devoirs aussi sacrés envers nous-mêmes qu'envers notre prochain. J'ai déjà exposé en 1892, dans mon *Monisme*, la façon dont je conçois ce principe fondamental et j'ai insisté surtout sur trois propositions importantes : I. Les deux penchants en lutte sont des lois de la nature également importantes et également indispensables au maintien de la famille et de la société; l'égoïsme permet la conservation de l'individu, l'altruisme celle de l'espèce constituée par la chaîne des individus péris-

sables. II. Les *devoirs sociaux* que la constitution de la Société impose aux hommes associés et par lesquels celle-ci se maintient, ne sont que des formes d'évolution supérieures des *instincts sociaux* que nous constatons chez tous les animaux supérieurs vivant en sociétés (en tant qu' « habitudes devenues héréditaires »). III. Pour tout homme civilisé, la *morale*, aussi bien pratique que théorique, en tant que « Science des Normes » est liée à la *conception philosophique* et, partant, aussi à la *religion*. *(mais en pratique) Point à mis-
sant, fondamentaux de religion*

La loi fondamentale éthique. — (La loi d'or de la morale). Notre principe fondamental de la morale étant bien reconnu, il s'ensuit immédiatement le suprême commandement de cette morale, ce devoir qu'on désigne souvent aujourd'hui du nom de *loi d'or de la morale* ou, plus brièvement de « loi d'or ». Le *Christ* l'a énoncée à plusieurs reprises par cette simple phrase : *Tu aimeras ton prochain comme toi-même* (Math., 19, 19; 22, 39, 40; Romains, 139, etc.); l'évangéliste MARC ajoutait très justement : « Il n'y a pas de plus grand commandement que celui-ci »; et MATHIEU disait : « Ces deux commandements contiennent toute la loi et les prophètes ». Par ce commandement suprême, notre *Ethique moniste* concorde absolument avec la *morale chrétienne*. Mais nous devons mentionner tout de suite ce fait historique que le mérite d'avoir posé cette loi fondamentale ne revient pas au Christ, comme l'affirment la plupart des théologiens chrétiens et comme l'admettent aveuglément les croyants dépourvus de sens critique. Cependant cette *règle d'or* remonte à plus de cinq siècles avant le Christ et elle avait été proclamée par de nombreux sages de la Grèce et de l'Orient comme la règle la plus importante de la morale. PITTAKUS de Mytilène, l'un des sept Sages de la Grèce, disait, 620 ans avant J. C. : « Ne fais pas à ton prochain ce que tu ne voudrais pas qu'il te fit. — CONFUCIUS, le grand philosophe et fondateur de la religion de la Chine (qui niait la personnalité de Dieu et l'immortalité de l'âme), disait 500 ans avant

J.-C., « Fais à chacun ce que tu voudrais qu'il te fît, et ne fais à personne ce que tu ne voudrais pas qu'il te fît. Tu n'as besoin que de ce seul commandement ; il est le *fondement de tous les autres.* » ARISTOTE enseignait, au milieu du IV^e siècle avant J.-C. « Nous devons nous comporter envers les autres de la manière dont nous désirons qu'ils se comportent envers nous. » Dans le même sens et presque dans les mêmes termes, la règle d'or est encore exprimée par THALÈS, ISOCRATE, ARISTIPPE, le pythagoricien SEXTUS et autres philosophes de l'antiquité classique, *plusieurs siècles avant le Christ.* On pourra consulter là-dessus l'ouvrage excellent de SALADIN : « OEuvres complètes de Jehovah », dont l'étude ne saurait être trop recommandée à tout *théologien*, cherchant avec *sincérité* la vérité. Il ressort de ces rapprochements que la loi d'or fondamentale a une origine *polyphylétique*, c'est-à-dire qu'elle a été posée à des époques différentes et en différents lieux par plusieurs philosophes et indépendamment l'un de l'autre. D'autre part il faut admettre que Jésus a emprunté cette loi à d'autres sources orientales (à des traditions plus anciennes, sémites, hindoues, chinoises et surtout aux doctrines bouddhistes) ainsi que la chose est aujourd'hui démontrée pour la plupart des autres dogmes chrétiens. SALADIN résume les résultats de la théologie critique moderne, en cette phrase : « Il n'est pas un principe moral, raisonnable et pratique, enseigné par *Jésus*, qui n'ait pas, déjà avant lui, été enseigné par *d'autres.* » (Thalès, Solon, Socrate, Platon, Confucius, etc.).

Morale chrétienne. — Puisque la loi éthique fondamentale existe ainsi depuis deux mille cinq cents ans et puisque le christianisme en a fait expressément le précepte suprême, comprenant tous les autres, qu'il a placé en tête de sa morale, il semblerait que notre *Ethique moniste* concorde absolument sur ce point le plus important, non seulement avec les antiques doctrines morales du paganisme, mais encore avec celles du christianisme. Malheureusement cette heureuse harmonie

est détruite par le fait que les Évangiles et les Épîtres de Paul contiennent beaucoup d'autres doctrines morales qui contredisent ouvertement ce premier et suprême précepte. Les théologiens chrétiens se sont, en vain, efforcés de résoudre par d'habiles interprétations ces contradictions frappantes dont ils souffraient (1). Nous n'avons donc pas besoin de nous étendre là-dessus ; nous ne ferons qu'indiquer brièvement ces côtés regrettables de la doctrine chrétienne, qui sont inconciliables avec la conception moderne, en progrès sur la chrétienne et qui sont nettement nuisibles, quant à leurs conséquences pratiques. De ce nombre est le mépris de la morale chrétienne pour l'individu, pour le corps, la nature, la civilisation, la famille et la femme.

I. *Le mépris de soi-même professé par le christianisme.* — La plus importante et la suprême erreur de la morale chrétienne, qui annule complètement la règle d'or, c'est l'exagération de l'amour du prochain aux dépens de l'amour de soi-même. Le christianisme combat et rejette en principe l'égoïsme et pourtant ce penchant de la nature est absolument indispensable à la conservation de l'individu ; on peut même dire que l'altruisme, son contraire en apparence, n'est au fond qu'un égoïsme raffiné. Rien de grand, rien de sublime n'a jamais été accompli sans égoïsme et sans la passion qui nous rend capable des grands sacrifices. Seules les déviations de ces penchants sont répréhensibles. Parmi les préceptes chrétiens qui nous ont été inculqués dans la première jeunesse comme importants entre tous et dont, dans des millions de sermons, on nous fait admirer la beauté, se trouve cette phrase (Matth. 5, 44) : « Aimez vos ennemis, bénissez ceux qui vous maudissent, faites du bien à ceux qui vous haïssent, implorez pour ceux qui vous offensent et vous poursuivent. » Ce précepte est d'un haut idéal, mais il est aussi contraire à la nature que dénué de valeur pratique. SALADIN

(1) Cf D. STRAUSS *Gesammelte Schriften Auswahl in C. Bänden Bonn 1878.*
SALADIN *Jehovas Gesammelte Werke, 1886.*

(op. cit. p. 205) dit excellemment : « Faire cela est injuste, quand bien même ce serait possible ; et ce serait quand bien même impossible, au cas où ce serait juste. » Il en va de même de l'exhortation : « Si quelqu'un prend ta robe, donne lui aussi ton manteau » ; c'est à dire, traduit en langage moderne : « Si quelque coquin sans conscience te vole la moitié de ta fortune, donne-lui encore l'autre moitié » ou bien, transposé en politique pratique : « Allemands à l'esprit simple, si les pieux Anglais, là-bas en Afrique, vous enlèvent l'une après l'autre vos nouvelles et précieuses colonies, donnez-leur, en outre, vos autres colonies — ou mieux encore ; donnez-leur l'Allemagne par-dessus le marché ! » Puisque nous touchons ici à la politique toute-puissante et tant admirée de l'Angleterre moderne, faisons remarquer, en passant, *la contradiction flagrante* de cette politique par rapport à toutes les doctrines fondamentales de la charité chrétienne, que cette grande nation, plus qu'aucune autre, a toujours à la bouche. D'ailleurs le contraste évident entre la morale recommandée *idéale* et altruiste, de l'homme *isolé* — et la morale *réelle*, purement égoïste, des *sociétés* humaines, et en particulier des états chrétiens civilisés, est un fait connu de tous. Il serait intéressant d'établir mathématiquement, à partir de quel *nombre* d'hommes réunis, l'idéal moral altruiste de toute personne prise isolément, se transforme en son contraire, en la « *politique réelle* » purement *égoïste* des états et des nations.

II *Le mépris du corps professé par le christianisme.* — La foi chrétienne envisageant l'organisme humain d'un point de vue absolument dualiste et n'assignant à l'âme immortelle qu'un séjour passager dans le corps mortel, il est tout naturel que la première se soit vu assigner une bien plus haute valeur que le second. Il s'ensuit cette négligence des soins du corps, de l'éducation physique et des soins de propreté, par où le moyen-âge chrétien se distingue, fort à son désavantage, de l'antiquité classique et païenne. On ne rencontre pas, dans la doctrine chrétienne, ces préceptes sévères d'ablutions quotidiennes, de soins minutieux du corps que nous trouvons